



# Carbo 6

Moins payant que prévu

Jean Marc Martel

Les Éditions Jean Marc Martel

# **Moins payant que prévu**

**Jean Marc Martel**

**Roman policier**

**Les Éditions Jean Marc Martel**

**Du même auteur :**

Série policière CARBO, en 15 volumes.

1– Les griffes de la drogue© date de parution : 1993

2– La mort imprévue©1993

3– Vol de diamants©1993

4– Panique sur la Ville de Québec© 2010

5– Grabuge à l’université© 2010

7– Dans les bras de Dieu© 2010

8– Détruire pour construire© 2010

9– Transport mortel© 2010

10– Au service Dieu© 2010

11– Des amis malsains© 2010

12– Meurtre en commandite© 2010

13– Quand les femmes s’en mêlent© 2010

14– Ne jamais désespérer© 2010

15– Incendie criminel © 2011

**Le Justicier**© 1995

**L’Inceste... c’est pour la vie**© 1996

**Élen**© 1997

**Justice Maudite**©2000

**Que l’on continue... Julie**© 2003

**Journalisme d’enquête sur la construction** © 2011

**Opération Cobra**© 2011

**Le Québec Noir**©2011

**Série Érotico-sensuelle :**

**Myriam**© 2011

**Marie-Lou**© 2011

**Mireille**© 2011

**Katrine**© 2011

**Je me hais...Je m’aime**© 2011

**Lina**© 2011

**Tous droits réservés Les Éditions Jean Marc Martel.**

**Dépot légal : Bibliothèque Nationale du Canada  
Bibliothèque Nationale du Québec, BAnQ**

**4 ieme trimestre 2011  
ISBN : 978-2-924103-02-9**

**Ce roman est publié par les Éditions Jean Marc Martel sans aucune  
aide gouvernementale.**

**Tous les droits d'auteur sont enregistrés et la propriété exclusive de  
l'auteur. Aucune reproduction, de quelque manière que ce soit, partielle  
ou complète, est interdite sans l'autorisation de l'auteur.**

[Jeanmarc-martel@hotmail.com](mailto:Jeanmarc-martel@hotmail.com)

## **Partie un**

L'hiver a été extrêmement difficile pour les gens de la région. Québec a eu sa part de froid intense, de neige, de chômage et d'accidents de la route. C'est là un bref bilan de l'hiver, cette saison qui démoralise beaucoup de gens. Le moral se retrouve à son plus bas niveau. Jamais, depuis fort longtemps, les Québécois n'avaient été aussi durement frappés. Le taux d'inflation grimpait et l'argent diminuait de plus en plus dans les poches des pauvres et de la classe moyenne. Les Gouvernements de tous les paliers simulaient les coupures économiques, s'attaquant toujours à la même cible, la classe moyenne. Pourtant lorsqu'on les regardait, nos élus s'en donnaient à cœur joie dans les dépenses folles et exhaustives.

Malgré le changement de premier ministre, aucun miracle ne survenait. Les promesses électorales s'envolaient comme les oiseaux dans le ciel, les unes après les autres. Installés confortablement pour cinq ans, avec une forte majorité, que pouvait-il leur arriver? Chaque

## Moins payant que prévu

jour des abus étaient mis à jour, dénoncés ouvertement par les médias en général, mais personne ne bougeait. Les politiciens faisaient mine de corriger les choses et suivaient d'autres promesses qui ne tournaient jamais à rien. La population se plaignait sur les lignes ouvertes de la radio, mais sans plus.

Les taxes exagérées sur le tabac et l'alcool, comme sur bien d'autres produits, avait créé un marché parallèle fort lucratif, en particulier pour une minorité, les pauvres. Les marchés des cigarettes et de l'alcool, dit à plumes, croissaient de manière fulgurante. Les plus forts profitaient de la faiblesse de nos gouvernants pour augmenter leurs bénéfices financiers. Personne du milieu judiciaire n'osait s'attaquer à cette organisation qui, selon les dires des médias, était constituée d'Amérindiens fortement protégés par des traités et des lois fédérales. Des blancs s'étaient associés avec eux pour écouler les marchandises à rabais, ce qui faisait perdre d'énormes sommes d'argent à la province en taxes et impôts, mais aussi aux commerçants qui se plaignaient sans arrêt. C'était là, sans compter le travail au noir qui était florissant et quasi impossible à contrôler, le triste portrait Québécois. Toutes sortes d'organismes, qu'on surnomme aussi les sangsues de la population, protestaient soi-disant au nom de cette même population. En fin de compte, rien ne changeait vraiment. Même les corps policiers ne savaient plus sur quel pied danser, alors que le ministre de la Sécurité publique marchait sur des œufs. Ce qui en fait, permettait à une petite minorité de nager dans l'argent au détriment

## Moins payant que prévu

des autres. Leur point de mire était la population pauvre et les travailleurs à petits et moyens salaires qui devenaient leurs clients, mais aussi leurs revendeurs. C'est ainsi que la toile d'araignée du marché au noir s'agrandissait de jour en jour. Toute cette toile était intelligemment orchestrée par les Indiens, les motards et la mafia.

~

Jacques Carpentier, un citoyen à la l'honnêteté fragile, avait lui aussi décidé, de profiter du système et de faire de l'argent. Propriétaire d'un bar de danseuses nues, le *Lido*, son établissement serait pour lui le tremplin idéal pour mettre en place son futur commerce lucratif et souterrain. Il pouvait, comme bien d'autres, monter son affaire avec l'aide de ses clients assidus, parmi lesquels il avait déjà repéré ses quatre victimes. Il connaissait suffisamment de choses sur ces personnes pour se servir de certains éléments importants qui pourraient lui être utiles dans ses projets futurs.

Assisté de son ami inconditionnel et bras droit, Louis Francoeur, il décide d'organiser un party un peu spécial, ce qui lui donnerait une dernière occasion pour récolter des arguments supplémentaires pour arriver à ses fins. Sous le prétexte de célébrer son anniversaire de naissance, ce qui n'était qu'un subterfuge, certains clients privilégiés furent sollicités pour y assister, incluant ses quatre victimes choisies

## Moins payant que prévu

avec soin. La promesse d'une soirée très spéciale à guichet fermé n'était pas demeurée lettre morte.

Le soir des festivités les portes de l'établissement se sont barrées à vingt-trois heures, comme promis. Ce seul fait avait à lui seul contribué à lui assurer une clientèle à la recherche de sensations. La boisson, la drogue et les femmes étaient en quantité suffisante pour en permettre un franc succès. Ses victimes n'allaient pas perdre une aussi belle occasion de s'amuser, s'adonnant à certaines bassesses sexuelles, satisfaisant certains fantasmes, tout en fumant un joint. Tout le monde s'amusait à merveille et le groupe des quatre était particulièrement choyé par les femmes, le patron et ses employés. Carpentier, avec son grand cœur, avait même prévu un système pour les raccompagner à leur domicile respectif, sous prétexte de leur éviter des problèmes éventuels sur la route.

Dans les jours qui suivirent, le petit groupe sélect reçut une deuxième invitation de la part du propriétaire du *Lido*. Lorsque Jacques Carpentier parla à chacun d'entre eux au téléphone, il se fit très convainquant pour ne pas dire menaçant. Il ne leur laissa pas le choix d'accepter ou de refuser son invitation, d'être présent le mercredi à dix heures dans la salle du *Bar Lido*, situé sur le Boulevard Charest Ouest, aux limites de Sainte-Foy.

Personne n'osa arriver en retard au rendez-vous. Les quatre hommes invités se connaissaient de vu, mais pas personnellement. Le dernier party les avait mis en présence sans plus.

## Moins payant que prévu

- Vous savez ce qu'on fait ici? demande Denis Lepage.
- Non, répond un autre, qui se présente comme étant Pierre Castonguay.
- Alors messieurs, crie presque Jacques Carpentier en se présentant dans la grande salle. J'espère que vous avez fait connaissance, parce nous allons tous travailler ensemble pendant un bon moment.
- Tu vas nous niaiser encore bien longtemps? dit Denis Lepage, qui n'avait pas pris la peine de s'asseoir et commençait à monter le ton.
- Tu vas t'asseoir et fermer ta grande gueule, lui crie Louis Francoeur, en lui mettant la main fermement sur l'épaule gauche.

Francoeur était l'un de ces monstres humains, ex-culturiste et lutteur, qui ne s'en laissaient imposer par personne. Sa stature à elle seule demandait à quiconque de réfléchir avant de poser un geste ou de dire une parole désagréable à cet homme. Il s'était associé de petits criminels sans scrupules comme employés, et il les dirigeait d'une main de fer. Pour certains, c'était l'amitié avec leur patron qui les faisait le respecter et pour d'autres, c'était la peur.

- Messieurs du calme, je vais mettre les choses au clair tout de suite. Je pense que tout le monde ici me connaît et connaît Louis qui a toute ma confiance. Je vous préviens, il a de petits talents qui me sont très utiles dans certaines circonstances. Quant aux autres, je vous présente: Denis Lepage, contractant en construction résidentielle et industriel, marié à une très jolie et riche femme, avec qui il a eu deux

## Moins payant que prévu

adorables enfants. Ce monsieur ici, se nomme Pierre Castonguay. Il possède trois pharmacies, une femme et quatre enfants. L'autre ici à ma droite, Hugues Drapeau, médecin généraliste, marié, quatre enfants lui aussi et le dernier Georges Morin, marié, deux grands enfants et propriétaire de trois supermarchés.

– Allez-vous enfin nous dire ce qu'il en retourne. Je n'ai pas de temps à perdre ici, j'ai une centaine d'hommes sur différents chantiers, mon temps est compté? dit Denis Lepage qui, encore une fois, monte le ton.

– Monsieur Lepage, restez tranquille sinon Louis va s'occuper de vous très rapidement. Vous n'aurez pas le loisir de vous rendre sur vos chantiers lorsqu'il aura terminé avec vous. Me suis-je bien fait comprendre? demande Jacques Carpentier.

Déjà le gros homme de main s'était placé derrière Lepage. Les autres ne disaient pas un mot et se retenaient presque de respirer. Certains avaient même des gouttelettes de sueurs qui apparaissaient sur leur front.

– Louis tu veux bien servir une bière à ces messieurs, je suis certain qu'ils ont très très soif. Quant à vous messieurs, j'ai un merveilleux projet pour vous quatre. Nous allons, à partir d'aujourd'hui, devenir des associés. Je tiens cependant à vous préciser que vous n'avez pas le choix d'accepter ou de refuser mon offre. Les folies que vous avez faites ces derniers temps dans mon bar et avec mes filles, font que je

## Moins payant que prévu

possède de très belles images de vos ardents ébats amoureux. Aujourd'hui la vidéo est très perfectionnée et vos visages et vos fesses y sont très éloquents. En bon français, j'ai assez de preuves pour que vos femmes vous traînent devant les tribunaux et qu'elles obtiennent le divorce contre des êtres aussi abjects que vous quatre. Les petits vices, ça se paie, messieurs. Vous avez abusé, vous devrez en payer le prix. Du chantage me direz-vous, appelé ça comme vous le voudrez, pour moi c'est une association d'affaires.

– Espèce de tas de merde, crie Denis Lepage, en se levant tout en renversant sa chaise.

Le gros *portier* arrive aussitôt à sa hauteur et lui applique un coup de poing sec et violent au niveau des reins. Lepage ne peut retenir une grimace et un cri de douleur, créant ainsi la panique auprès des autres invités.

– Voilà ce que j'attends de vous quatre, reprend Carpentier. Vous allez m'apporter chacun la somme de 50 000 \$ en liquide. Nous allons former une compagnie très légale et savamment montée par un notaire de mes connaissances. Voici d'ailleurs les papiers qui ont été préparés par lui. Ils sont parfaitement légaux et seront enregistrés légalement au Greffe Civil du Palais de Justice dès que vous les aurez signés. Il y est inclus une proposition d'assurance-vie que vous allez aussi signer pour une valeur de 100 000 \$ sur chacune de nos six vies. Comme ça, si quelqu'un parmi vous avait la brillante idée de mourir, soit par accident, par suicide ou autre, les autres ne seraient pas

## Moins payant que prévu

pénalisés. Comme vous pouvez le constater, la compagnie sera sous ma présidence et je posséderai 55 % des actifs. Je vous remercie de votre collaboration et de votre générosité. Maintenant, signé, ordonne Carpentier.

Sans qu'une seule objection ne soit avancée, certains commencent déjà à apposer leur signature au bas des documents, pendant que le nouveau président se frotte les mains, tout en regardant Francoeur qui a un large sourire aux lèvres, même s'il ne comprenait rien à tout ce qui se déroulait sous ses yeux. Il suivait et appuyait son patron dans tout, sans jamais s'opposer. Lorsque ce fut au tour de Lepage...

– Et si je ne signe pas...

– Le feu pourrait bien s'occuper de tes chantiers, de ta maison ou de ta famille, allez savoir quel sera mon choix, fais remarquer Carpentier.

– Espèce de bâtard, réagit Lepage.

– Monsieur Lepage, on ne parle pas ainsi à l'un de ses associés. Pour vous convaincre, je vais vous montrer quelques une de ces images si éloquentes qui vous ont conduites ici. Louis, la vidéo, ordonne Carpentier.

Dans les minutes qui suivent, des images compromettantes se succèdent sur l'écran géant, situé près de l'endroit où évoluaient les danseuses. Les quatre hommes y passent tour à tour, démontrant leurs talents avec les jeunes filles. Lepage reprend sa place et signe les documents.

## Moins payant que prévu

– Messieurs, je vous remercie et je veux l'argent pour vendredi matin dix heures, ici même. Nous aurons alors une autre réunion et à cette occasion, je vous expliquerai ce que j'entends faire de votre argent. Je peux vous assurer qu'il fera des petits, vous pouvez me faire confiance. En attendant, je vous dis à vendredi.

Denis Lepage bouscule les trois autres et sort rapidement du bar. Il quitte le stationnement de manière à ne laisser aucun doute sur son humeur, de larges traces de pneus en témoignent. Il vient, tout comme les autres, de tomber dans un piège dont il ne pourra se sortir sans y laisser des plumes, sa vie ou peut-être même celle de sa famille. Pourtant, il s'était toujours battu durement contre les syndicats et ses ouvriers, dans ce qu'est la jungle de la construction, pour mener à bien sa compagnie de plus en plus florissante. Maintenant, que tout allait sur des roulettes, ce salaud voulait le ruiner, attenter à sa vie et ce qui était encore plus grave, à celle des siens.

~

Dans les jours qui suivent, Jacques Carpentier se sent aux petits oiseaux. Il allait enfin pouvoir rouler sur l'or et devenir à son tour très riche sans trop faire d'efforts, mais surtout, sans déboursier un seul sou noir de sa poche. Il considérait son plan comme parfait. Il avait établi ses contacts pour écouler les marchandises et recrutés d'autres petits associés parmi ses hommes, dont certains avaient bien voulu

## Moins payant que prévu

faire un investissement. Une seule chose le gênait, il devait payer en argent ses marchandises aux fournisseurs. Il devrait cependant supporter une certaine partie du crédit de ses associés avant que le retour de l'argent ne se fasse. Avec ce genre d'affaires, il ne pouvait pas y perdre et cela lui permettrait d'entrer dans les ligues majeures du crime de la région. Ses manœuvres devraient lui rapporter au moins le double des investissements, et cela en très peu de temps. Son plan exigeait un mois de rodage et de risques pour, par la suite, rouler tout seul, sans jamais qu'il ait besoin de s'exposer à nouveau. Aussitôt qu'il aura l'argent, il pourra se rendre dans la région de Montréal récupérer sa marchandise, pour finalement déclencher la mise en marche de ses opérations.

Comme prévu, le vendredi matin suivant arrive. Louis Francoeur surveille la porte d'entrée du *Bar Lido*. Pendant ce temps, Jacques Carpentier lit nerveusement son journal assis dans son petit bureau de deux mètres par trois. Il avait terminé de faire ses comptes de la veille et les résultats financiers n'étaient pas très reluisants. Il tripote nerveusement sa cigarette en mâchant sa gomme et essayant de se concentrer sur le journal du matin. C'était maintenant ou jamais, son plan passait ou cassait. S'il cassait, il devrait en payer le prix, car ses commandes étaient déjà prêtes à Montréal. Ceux, qui avaient pris la peine de les préparer ne trouveraient pas cela très drôle, si jamais il devait annuler le tout. Il aurait des réponses à donner à ces gens qui ne jouaient pas. Il fallait à tout prix qu'il sorte de l'ombre aujourd'hui

même, devenir le patron incontesté du trafic de cigarettes, d'alcool et très bientôt de la drogue. La région de Québec n'allait plus jamais oublier son nom. Il serait respecté de tous, tant par le milieu criminel que par les gens riches ou pauvres. Pour la première fois, la police le laisserait tranquille et n'oserait plus s'attaquer à lui. C'est Francoeur qui serait la figure de proue, alors que lui, il tirerait les ficelles dans l'ombre.

– Patron, crie à pleins poumons, Louis Francoeur. Les gars arrivent.

En moins de temps qu'il ne fallut pour le dire, Jacques Carpentier se retrouve dans la grande salle puant l'alcool, la cigarette et la sueur. Cette simple petite phrase venait de faire de lui l'homme le plus heureux de la terre. Il venait, en une fraction de seconde, de reprendre toute la confiance qu'il redoutait de perdre. Un à un les hommes entrent et prennent place autour de la table désignée par le gros portier. Le patron, les bras croisés, les regardait s'installer avec un air de victoire qu'il ne pouvait dissimuler. Tandis que ses victimes avaient pour leur part l'air complètement abattu. Il ne peut résister à la tentation de prouver encore une fois sa supériorité sur le petit groupe.

– Messieurs, j'espère que vous avez apporté avec vous ce que je vous ai demandé, sinon pas un de vous ne sortira vivant de cet endroit.

## Moins payant que prévu

Chacun leur tour, les quatre hommes déposent sur la table l'enveloppe ou le paquet qu'ils avaient dissimulés sous leurs vêtements.

– Louis, tu ramasses et tu vas dans mon bureau vérifier si le compte y est. Quant à vous messieurs, il est temps de vous révéler mon projet. J'ai établi des contacts à Cornwall pour être approvisionné en cigarettes de contrebande et en alcool. Dès que les profits seront de l'ordre de 500 000 \$, le tout sera aussitôt réinvesti dans l'achat de cocaïne. J'aurai donc en main 250 caisses de cigarettes et 200 caisses de boisson. Aussitôt cette marchandise écoulee nous aurons les 500 000 \$ nécessaires à notre achat du premier 100 000 \$ de coke et du renouvellement de nos cigarettes et d'alcool. Je vous le dis en toute simplicité, nous aurons notre million dans très peu de temps. Et, comme autre bonne nouvelle, à la fin de l'année nous partagerons les profits sans avoir payé le moindre sou de taxes ou d'impôt. Le rapport financier de notre compagnie sera fait comme si elle n'avait pas démarré ses opérations. Priez pour moi, pour que tout cela se déroule comme prévu. Il est bien entendu que, considérant que c'est moi et mes hommes qui prendrons tous les risques, je garderai 75 % des profits et l'autre 25 % vous sera distribué à parts égales. Chaque vendredi matin, à la même heure, je veux tous vous voir ici. Si pour une raison ou une autre vous ne pouvez venir, je veux en être avisé deux jours à l'avance. J'espère m'être bien fait comprendre. J'oubliais! Si à la fin de la première année vous désirez vous retirer, vous

## Moins payant que prévu

pourrez le faire sans que je ne vous fasse de problème. Alors à la semaine prochaine, chers associés.

Les quatre hommes se lèvent presque en même temps et sortent aussitôt, alors que Carpentier et Francoeur se serrent l'un contre l'autre démontrant ainsi la victoire la satisfaction réciproque.

Pendant ce temps à l'extérieur, Denis Lepage reste en retrait derrière les trois autres. Alors qu'ils se dirigent vers leur automobile...

– Les gars, venez me rejoindre au *Marie Antoinette*, coin Hamel et Duplessis, surtout ne me regardez pas, continuez à marcher. J'ai quelque chose à vous proposer. Aucun d'eux ne donne de réponse, mais Denis sait qu'ils viendront, ne serait-ce que par curiosité.

En quelques minutes le groupe se retrouve assis à une table isolée du *Restaurant Le Marie Antoinette*. Denis Lepage pouvait lire la peur sur le visage de ses compagnons d'infortune. Une fois la serveuse reparti, il décide de rompre la glace.

– J'aimerais savoir ce que chacun de vous pense de cette histoire. Je veux savoir le fond de votre pensée et ce que vous entendez faire?

Chacun des trois raconte ce qu'il pense. Le tout se résume par une soumission totale et entière à Carpentier. Ils étaient tous poussés par les mêmes raisons, la peur de voir tout leur univers s'effondrer en quelques minutes, se retrouver en prison et perdre leur notoriété ainsi que leur fortune. Aucun ne voulait prendre le risque de voir leur famille être malmenée par ces individus sans scrupules, prêt à tout

## Moins payant que prévu

pour s'enrichir rapidement. Ils étaient tous d'accord sur le fait que Carpentier n'avait rien à perdre et qu'il mettrait ses menaces à exécution sans aucun remord.

Lorsqu'ils eurent terminé, Denis Lepage frappe solidement du poing sur la table. Plusieurs clients se retournent, choqués par le bruit qui les a fait sursauter, provenant de ce groupe pourtant d'allure correcte.

– Écoutez, je n'ai pas l'intention de me laisser plumer par ces criss de bâtards. Je ne resterai pas les bras croisés à attendre qu'ils tuent ma famille ou ne me ruinent. Je suis certain qu'ils vont revenir à la charge et nous redemander de l'argent. Nous avons tous été idiots de nous laisser entraîner dans cette aventure dangereuse. Tout ça, à cause de petits écarts de conduite, répréhensibles, je vous l'accorde. Je ne veux pas que ma famille se retrouve dans la honte et la ruine. Je me suis toujours battu pour survivre. Ce que j'ai, je l'ai gagné durement. Je n'ai rien reçu en héritage, j'ai tout bâti de mes mains. J'ai travaillé dans le Nord, puis j'ai acheté de la vieille machinerie. J'ai pris des contrats risqués, mais je suis passé au travers. J'ai eu la chance avec moi et obtenu de plus en plus de contrats. Grâce à des amis bien placés, je suis devenu ce que je suis. J'en suis fier et jamais je ne perdrai tout cela pour des tas de merde comme Carpentier et son gros cochon.

– Vous n'allez pas faire de folies pour mettre notre vie en danger j'espère, fait remarquer le docteur Drapeau.

## Moins payant que prévu

– Je pense que le docteur a raison, réplique à son tour le pharmacien, Pierre Castonguay.

– Écoutez, j'ai quelque chose à vous proposer. Si jamais vous acceptez de me suivre, je veux avoir votre promesse que personne ne va lâcher les autres en chemin. Si vous n'êtes pas d'accord tous les trois, je ne ferai rien pour vous nuire. Je peux vous jurer que je ne laisserai pas ces salauds me voler. Je marcherai seul et je paierai tous les frais, sans vous impliquer de quelque manière que ce soit. Si vous désirez participer, vous paierez votre part. Cependant, je ne vous y oblige pas.

– Dites-nous ce que vous avez en tête, demande l'épicier qui n'était pas encore intervenu.

– J'ai pris des informations auprès d'un bon ami, en qui j'ai une confiance aveugle. Sans lui dire vraiment ce qu'il en était, il m'a tout de suite recommandé à un détective privé.

– Je peux vous dire que dans le milieu des privés, il n'y en a pas un sur qui l'on peut vraiment se fier. J'ai souvent entendu des confrères qui avaient fait appel à leurs services et ils ont tous eu des emmerdes avec eux. Certains ont même été victimes de chantage, explique le docteur Drapeau.

– Ne vous en faites pas, celui qui m'a été référé, n'est pas parmi ce genre d'individus. Il est nouveau dans le domaine et déjà, c'est le meilleur. D'ailleurs, rien ne dit qu'il va accepter ce dossier. Mon ami

## Moins payant que prévu

m'a dit qu'il travaillait surtout pour de grosses compagnies et que sa réputation n'était plus à faire. Il a toujours préféré garder l'anonymat, pour pouvoir travailler plus librement. C'est un ancien policier de l'Antigang de la SQ. Il paraît qu'il n'est pas très nerveux, c'est un vrai professionnel, fiable et rapide. Par contre, il ne travaille pas pour des peanuts.

– De qui s'agit-il? demande le médecin.

– Pour le moment, je préfère taire son nom. Par contre, je réponds de lui, même sans le connaître. Mon copain est avocat et pas n'importe lequel, il connaît très bien notre homme. Êtes-vous d'accord à l'engager et à payer? C'est tout ce que j'ai besoin de savoir.

Les trois hommes se regardent quelques secondes. Chacun donne son approbation, en mentionnant qu'ils n'avaient rien à perdre à essayer.

– À partir de là, nous le rencontrerons. Cela ne nous engage à rien, mais au moins nous aurons essayé quelque chose. Nous verrons ce qu'il pense de tout cela et nous déciderons par la suite. Êtes-vous d'accord?

– Je pense qu'il vaudrait mieux qu'un seul de nous le rencontre. Il est vrai que nous sommes tous dans le même bateau avec Carpentier, pourquoi tous nous mouiller avec votre homme? Quand pensez-vous de le rencontrer, puisque c'est votre idée? dit le docteur Drapeau.

– Bon, j'irai donc le rencontrer. Cependant, je tiens à vous le dire encore une fois. Comme vous l'avez si bien dit docteur, nous sommes

## Moins payant que prévu

tous dans le même bateau. Je ne veux pas en voir un seul d'entre vous tenter de sauter en bas du bateau et laisser les autres dans la merde. Si je coule, vous allez tous couler avec moi.

Les quatre hommes se serrent la main avant de quitter la première réunion secrète du groupe. Denis Lepage n'avait pas vraiment l'impression qu'il pouvait leur faire confiance, mais avait-il vraiment le choix? Quelque chose lui disait d'être extrêmement prudent avec ses associés. Aucun d'eux n'avait jamais vraiment été bousculé dans sa vie. Auraient-ils le cran et les couilles pour le supporter jusqu'à la fin de toute cette triste histoire?

## **Partie deux**

Carl décroche le téléphone sur son bureau, les secrétaires étant toutes deux parties dîner. Depuis le dossier de l'Université, le calme était revenu au bureau. De son côté, le privé avait recouvré sa santé, ses côtes ne le faisaient plus souffrir. Il avait même repris son entraînement, en plus de s'être permis quelques petites aventures sexuelles avec Hélène, sa jolie infirmière.

– Agence CARBO, j'écoute.

– Je voudrais parler à monsieur Carl Bouchard, s'il vous plaît.

– Vous y êtes monsieur, que puis-je pour vous?

– Un ami m'a recommandé à vous. J'ai de sérieux ennuis et je ne veux pas aller à la police. Quand pouvons-nous nous rencontrer?

– Vous pouvez passer quand vous voudrez, je suis au bureau et je vous y attends, si cela vous va.

– Très bien! Dans vingt minutes je suis là. Je me nomme Denis Lepage.

Carl poursuit la lecture de son journal, tout en écoutant le Roi Arthur à CHRC. Il se passionne pour cet homme qui n'a pas froid aux yeux. C'était le provocateur par excellence. Personne ne réussissait à le faire taire. Quand il commençait sur un dossier, il ne le lâchait pas, tant qu'il n'en avait pas fait le tour. Beaucoup de gens le craignaient, alors que la majorité des citoyens de Québec l'aimait, c'est ce qui faisait sa force d'ailleurs. C'était un homme qui reconnaissait ses torts, même en public, et cela n'était pas du genre de la majorité des journalistes. Beaucoup de ses confrères le détestaient, surtout parce qu'il ne se gênait pas pour traiter d'idiots certains d'entre eux qui ne savaient pas faire leur travail en professionnel. Son point fort, il n'avait de comptes à rendre à personne et personne ne l'attachait. Sur ce point, il lui ressemblait à merveille.

Le privé doit suspendre sa lecture, on sonne à la porte du bureau.

– Monsieur Carl Bouchard, s'il vous plaît.

– Donnez-vous la peine d'entrer, je suis Carl Bouchard. On me nomme aussi Carbo, c'est plus court. En fait, vous avez le choix. Je vous en prie, prenez un siège lui offre le privé. Comme ça, vous avez un certain problème. De quoi s'agit-il?

– Tout d'abord, je veux m'assurer que tout cela restera confidentiel.

## Moins payant que prévu

– Monsieur, si vous n'avez pas confiance en moi, vous pouvez partir, je ne vous retiens pas.

– Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, excusez-moi.

– Ça va, continuez.

– C'est assez compliqué à expliquer. Je suis impliqué avec trois autres associés dans une compagnie qui va faire le trafic de cigarettes, d'alcool et bientôt de drogue.

– Je ne suis pas certain de bien vous suivre. Je ne sais vraiment pas ce que je peux faire pour vous.

Denis Lepage raconte toute son histoire, ses folies et son association involontaire avec Carpentier et Francoeur du *Bar Lido*. Il n'omet rien, espérant que tout cela toucherait le privé qui n'hésitera pas à l'aider.

– Vous avez des preuves de toute cette invraisemblable histoire?

– Ils ne nous ont donné aucun papier, pas de reçu, rien. Tout ce que vous avez, c'est ma parole et celle de mes trois compagnons de galère. Par contre, ces derniers ne veulent pas vous rencontrer pour le moment. Ils préfèrent garder leur distance, ils ont terriblement peur, tout comme moi d'ailleurs.

– Qu'attendez-vous de moi?

– Nous voulons récupérer les papiers, l'argent et les cassettes.

– Monsieur, je suis un professionnel. Je veux bien prendre ce dossier, mais je vais le conduire jusqu'au bout et à ma manière. Je ne ferai rien

## Moins payant que prévu

d'illégal, je suis un ex-policier et je tiens à ma réputation et à ma crédibilité. Je vous préviens, je charge 1 000 \$ par jour, plus les frais.

– Vous n'y allez pas de main morte, fait remarquer Denis Lepage.

– Mes tarifs sont standard, 1 000 \$ par jour pour un particulier et 2 000 \$ pour une compagnie. C'est à prendre ou à laisser.

– Bon ça va. J'imagine que vous voulez un dépôt?

– Oui, de 10 000 \$ et vous me signez ce contrat, garantissant mon paiement ainsi que mon engagement.

Denis Lepage signe le document dont il reçoit copie. Par la suite, il remet un chèque de 10 000 \$.

– Je vous contacterai aussitôt que j'aurai des nouvelles. Je ne veux pas recevoir des appels tous les jours pour savoir où j'en suis rendu. C'est moi qui vous contacterai, seulement lorsque ce sera nécessaire de le faire.

– Une petite chose en terminant, monsieur Bouchard. Je ne voudrais pas que ma famille soit informée de toute cette histoire.

– Je respecterai votre volonté, monsieur Lepage, à bientôt.

Carl ne pouvait mettre en doute la parole de son nouveau client qui n'avait vraiment pas le physique du criminel. Pourtant, toute cette histoire sentait drôlement mauvais. Avant d'avoir commencé ce dossier, il aurait voulu l'avoir terminé. Pourtant il était trop tard, il

## Moins payant que prévu

avait donné sa parole. Josiane et Claire le tirent de ses pensées lorsqu'elles font leur entrée, de retour du dîner.

– Alors, on rêve patron.

– Non, mais tu viens de me donner une maudite bonne idée.

– Ah oui! Et laquelle? dit Josiane.

– Tu vas devenir serveuse pour quelque temps. Je te préviens, ce ne sera pas facile. C'est dans un bar de danseuses nues. Tu devras te débrouiller du mieux que tu pourras. Je vais t'expliquer de quoi il en retourne, puis tu vas te rendre faire ton application au *Lido*.

– Bon, je t'écoute.

Carl explique à son assistante toute l'invraisemblable histoire de son nouveau client. Une fois ses instructions complétées, Josiane quitte le bureau, afin de se préparer à sa nouvelle séquence de vie.

De son côté, le privé devait passer chez lui. Il devait revêtir des habits plus appropriés pour le travail qu'il devait faire, et surtout adaptés aux lieux qu'il devra fréquenter. Il décide auparavant d'aller rendre une petite visite de courtoisie à Tantie. Il serait un certain temps sans y aller et il ne voulait pas qu'elle s'inquiète. Cette femme était la plus importante dans sa vie. Elle était le dernier membre de sa famille. En toute conscience, il ne pouvait pas la négliger. De toute manière, Josiane ne lui pardonnerait pas s'il osait le faire.

## Moins payant que prévu

Il passe un peu plus de deux heures avec elle, parlant de choses et d'autres. Il la quitte en la serrant très fort contre lui.

En cours de route, il en profite pour manger un morceau avant de rentrer chez lui. Il s'arrête à *La Boustifaille* de Sillery. De toute manière, il ne pouvait se rendre au *Lido* avant vingt et une heures. Il avait donc amplement le temps.

~

Pendant ce temps au *Lido*, Josiane fait son entrée. Elle prend place au bar et commande un *Cinzano* moitié-moitié.

– Vous savez si le patron est là? demande Josiane, à la serveuse qui lui apporte son verre.

– Non, il sera ici dans une heure ou deux. Son gérant est là, c'est le monstre près de la scène des danseuses. Si tu veux lui parler, il est gentil, un peu fou fou, mais gentil.

– OK! Tu gardes mon verre et je reviens.

Josiane se dirige vers le gros homme occupé à travailler dans des papiers. Elle tire une chaise et prend place en face de lui.

– Vous voulez quoi, mademoiselle? demande l'homme, en levant à peine les yeux quelques secondes.

## Moins payant que prévu

– Je cherche du travail. Une amie m'a dit que vous aviez besoin de personnel. C'est son copain qui lui a dit ça. Alors, vous avez du travail pour moi?

– J'en ai besoin d'une derrière le bar. C'est de vingt heures jusqu'à la fermeture. Tu ne sors pas avec les clients, tu te contentes de les faire boire, c'est tout.

– Bon, je suis d'accord. Je commence quand?

– Ce soir si tu peux, sinon, c'est moi qui vais devoir le faire et j'en ai pas envie. Je prends 25 % de tes pourboires, comme à chacune des filles pour vous protéger. C'est ça ou rien.

– Je peux travailler habiller comme ça?

– Tu travailles à poil si tu veux, c'est pas mon affaire. Le salaire, c'est 8.13 \$ l'heure plus tes 75 % de pourboire. En terminant, un petit conseil. Tu tiens ta langue, tu fermes tes yeux et tes oreilles. Ce qui se passe ici, reste ici. Si tu ne respectes pas ces choses-là, tu vas payer la facture.

– J'ai pas besoin d'un dessin, j'ai très bien compris. Où je mets mes affaires? demande Josiane, d'un air nonchalant.

– Dans le petit bureau et tu ne fouilles pas. Autre chose, il est défendu de boire sur la job.

Jamais Josiane n'aurait pensé trouver un emploi aussi facilement dans la fosse aux lions. Son patron sera drôlement surpris en la voyant

## Moins payant que prévu

derrière le bar. Ayant déposée ses affaires, elle se présente à Linda, ravie d'apprendre la nouvelle de son engagement. Elle lui montre le fonctionnement du travail. Il y avait fraude par-dessus fraude dans la boisson qui était diluée, mais elle ne faisait pas partie du Ministère du Revenu, elle travaillait pour celui qu'elle aimait, Carl Bouchard.

~

L'assistante du privé est à son poste derrière le bar, lorsqu'elle le voit entrer. Il la remarque aussitôt, sans toutefois se trahir. Il se rend prendre place au bar et commande un *Johnnie Walker* sur glace. Josiane le sert sans même le regarder.

- Vous n'êtes pas très jasante, mademoiselle, fait remarquer Carl.
- Je suis pas là pour parler, réponds aussitôt, Josiane.
- Vous pourriez être au moins gentille.
- Si vous voulez quelqu'un dans votre lit ce soir, vous pouvez passer votre tour. Je suis déjà occupé.
- Pas de chance, une autre fois alors, dit-il en souriant.

Josiane faisant mine d'essuyer le comptoir se penche vers lui.

- Le gars avec la chemise fleurie en soie, c'est le gérant.
- Tu n'as pas vu le patron? demande le privé.
- Non pas encore, mais il ne devrait pas tarder.

## Moins payant que prévu

– Bon, essaie d'avoir le plus d'informations possible, sans prendre de risques inutiles. Maintenant, occupe-toi des autres clients, sinon tu vas t'attirer des ennuis. Je vais rester dans le coin, une petite heure encore.

– Il y a un petit bureau dans le coin, juste derrière le rideau noir et or. Tu y trouveras un coffre-fort mural, derrière le cadre représentant le portrait d'un cheval de course.

– T'as pas perdu ton temps à ce que je vois.

– J'ai simplement fait mon travail en retenant tes leçons. Je peux vous offrir un autre verre monsieur, ajoute Josiane en haussant le ton, alors que Louis Francoeur approche du bar.

– Ouais, si tu veux. Les danseuses, c'est pour quelle heure?

– Je sais pas, demandez ça au gérant, le voilà justement.

– Dans quinze minutes, monsieur, répond le gros portier.

Carl a peine à retenir son rire, en voyant le visage de Josiane qui répond à d'autres clients, à peine une douzaine dans la salle, et trois au bar. On ne peut pas dire que c'est la foule en délire, pense le détective. Il est interrompu dans ses pensées par l'arrivée d'une danseuse sur la scène. Elle commence à se déhancher au son d'une musique langoureuse, mais beaucoup trop forte. Le *Lido* n'avait pas la crème des filles, elles étaient de la deuxième et même de la troisième catégorie. Il comprenait maintenant pourquoi Carpentier avait monté

son projet. Il était à sec et voulait se refaire rapidement aux dépens des autres, en jouant le tout pour le tout.

Le privé passe le temps en regardant les filles qui donnent leurs prestations de danse. Par la suite, elles reviennent sur le plancher en faisant le service de la boisson et de danse aux tables ou dans les petits coins à peine fermés, servant aux danses en privé. Il lorgne surtout du côté des clients, cherchant à reconnaître l'un d'entre eux. Il avait cette faculté de ne jamais oublier un visage, mais pour les noms des gens, presque zéro. Il se fait aussi un topo des lieux, fort mal éclairés d'ailleurs. Un jour, il en aura sans aucun doute besoin. Josiane l'avertit que le patron était arrivé. Il a beau chercher à se souvenir de cet homme, mais il n'y parvient pas. Probablement un nouveau venu cherchant à arriver au firmament des annales du crime.

Il décide de quitter les lieux vers vingt-trois heures, il en avait assez vu. À plusieurs reprises, il avait remarqué le coup d'œil que lui jetait le gros portier. Il ne voulait donc pas éveiller davantage les soupçons. De son côté, Josiane se débrouille bien. Il n'aurait jamais cru qu'elle pourrait s'adapter aussi vite à son nouveau rôle d'assistante et surtout, en s'y appliquant avec autant de facilité et de détermination. C'était pourtant la première fois qu'elle avait à faire ce genre de chose. Il y avait bien eu cette affaire du Dossier Couturier, mais ce n'était pas du tout semblable.

Il sort de l'établissement, confiant que son assistante n'était pas en danger. Pour sa part, cette première intervention était suffisante. Il

## Moins payant que prévu

devait maintenant, en connaître un peu plus sur les deux énergumènes. Pour ce soir, il ne pouvait rien faire, impossible d'établir de contact. Il rentre chez lui.

~

Il est huit heures trente lorsqu'il arrive au bureau. Claire y était déjà, s'affairant à son travail de secrétaire.

– Claire, Josiane sera absente pour un certain temps, tu devras te débrouiller toute seule. Tu y arriveras?

– Bien sûr, monsieur Bouchard, je peux très bien me débrouiller.

– Je n'en doute pas jeune fille. En passant, si tu as des repas à prendre sur le travail, en dehors des heures régulières, demande un reçu, je te rembourserai. Comme tu seras seule, il se pourrait bien que tu fasses des heures supplémentaires. Cela te cause des problèmes?

– Non, au contraire je serais ravi. De toute manière, je demeure avec ma grand-mère et je n'ai pas de copain.

Le privé s'installe à son bureau et compose le numéro de son vieux copain Festus. Lorsqu'il a la communication avec ce dernier...

– Alors comment vas-tu célèbre détective? demande le policier.

– Aussi bien que possible. J'ai besoin de tes lumières encore une fois.

– Ce n'est pas du nouveau ça. Dans quoi t'es-tu encore embarqué?

## Moins payant que prévu

– Tu sais très bien que je ne te le dirai pas. Du moins pas pour l'instant, mais tu pourrais y trouver ton compte. Maintenant, j'ai besoin d'informations sur deux zonzons. Le premier Jacques Carpentier du *Bar Lido* et son gérant Louis Francoeur. Tu me contactes sur mon cellulaire aussitôt que tu as mes informations.

– À première vue, ça ne me dit rien, mais je verrai. À bientôt vieux!

Carl commence son grand tableau, comme il le fait maintenant, à chaque nouveau dossier. Il aime ce procédé, car il lui donne une vue d'ensemble des informations, ce qui lui permet une meilleure analyse. Souvent, c'est sur ce tableau qu'il avait repéré la clé lui permettant de trouver une partie de la solution. Avec le peu qu'il a jusqu'à maintenant, ce n'était déjà pas si mal comme aperçu. Il dut interrompre son activité pour répondre à son cellulaire. Il écrit tous les renseignements que lui fournit Festus. À première vue, Carpentier et Francoeur n'étaient pas des criminels au sens du mot dans le milieu. Ils n'avaient que peu d'envergure selon le policier.

Carl fait un petit sourire en saluant son copain. Il sait que les choses changeraient dans très peu de temps, mais le duo n'avait pas compté avec la présence du privé.

Muni des quelques informations recueillies, Carl se dirige au Palais de Justice, histoire de vérifier les papiers concernant la compagnie à numéro 11527/94 inc. Le Greffier ne s'oppose pas à sortir les documents et accepte d'en faire une photocopie pour 25 \$. De retour à

## Moins payant que prévu

son 4x4, le privé examine d'un coup d'œil rapide les papiers. Il y était fait mention de tous les associés et leurs adresses. La compagnie devait œuvrer dans le domaine de l'import-export. Le siège social, l'adresse du *Bar Lido*. Le tout avait été enregistré par le notaire Justin Dallaire en bonne et due forme.

Carl n'avait pas le choix de commencer par le commencement de l'échelle.

~

– Mademoiselle je désire rencontrer le Notaire Dallaire s'il vous plaît.

– Vous avez rendez-vous? demande timidement la jeune fille.

– Non, donnez-lui ma carte, il me recevra.

– Bien monsieur, je vais voir.

Après quelques secondes elle revint, invitant le privé à entrer dans le bureau du Notaire.

– Que puis-je pour vous, monsieur? demande d'un air hautain, genre plus professionnel qu'il n'est nécessaire.

– Je voudrais obtenir plus de précision concernant la formation d'une certaine compagnie à numéro que vous avez préparé. Il s'agit des numéros qui est 11527/94.

## Moins payant que prévu

– Ces informations sont au Greffe du Palais de Justice. Vous auriez mieux fait de vous y rendre, ainsi vous auriez évité de me faire perdre mon temps.

– Je pense que vous m'avez mal compris. J'ai ces papiers, mais je veux en savoir davantage sur deux des associés et ceci n'est pas dans les papiers du Greffe.

– Toutes autres informations sont confidentielles.

– Je veux des informations sur Jacques Carpentier, suis-je assez clair?

– Je ne peux rien vous dire sans le consentement de mon client.

– Alors vous donnerez les informations à la chambre des Notaires. Vous leur expliquerez votre participation à une extorsion et votre complicité à un trafic de contrebande de cigarettes, d'alcool et de drogue.

– Je... bégaye le notaire. Je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

– Vous m'avez bien compris notaire, j'attends vos explications.

– Écoutez dit-il, visiblement mal à l'aise. J'espère que vous garderez pour vous ce que je vais vous dire.

– Tout comme vous, je suis un professionnel. Alors, je vous écoute.

Le Notaire raconte les menaces qu'il avait reçues de Carpentier, accompagné de son bras droit Francoeur. Il avoue n'avoir pas eu le choix de faire les papiers pour le moins douteux. L'œil averti de Carl

## Moins payant que prévu

ne manque pas de remarquer la très grande nervosité du professionnel.

– Notaire, je vous ai dit que je garderais pour moi toutes vos informations. De votre côté, j'insiste pour que ma visite demeure confidentielle, sinon vous le regretterez amèrement.

– Comptez sur moi, monsieur Bouchard, je n'en dirai mot à personne.

Satisfait de lui, Carl quitte le Notaire encore visiblement mal à l'aise. Le *Gran Cherokee* prend la direction de l'adresse de Carpentier. Il s'agit d'un immeuble à appartements multiples de 48 unités. Francoeur habite lui aussi le même édifice, mais un palier plus bas. Il repère les entrées et vérifie sur le système d'interphone pour s'assurer du numéro exact des appartements concernés.

– Vous cherchez quelqu'un? demande, une jeune femme qui sortait.

– Non, vous êtes gentille, une simple vérification.

– Vous êtes policier?

– Non, agent d'assurances.

– Ah bon! c'est beaucoup mieux, dit-elle, en poursuivant son chemin vers l'extérieur sous l'œil amusé du privé.

Carl décide de se rendre chez Josiane qui est sans doute levée. Il sonne à la porte de l'appartement. Quelques secondes plus tard, la jeune femme vient ouvrir.

– Quelle surprise, Carl, je ne m'attendais pas à te voir si tôt.

## Moins payant que prévu

- Je voulais savoir comment les choses se s'étaient passées après mon départ.
- Ne te moque pas de moi, je suis épuisée. J'ai mal aux pieds, aux jambes et au dos. À part ça, tout va bien. Tu prends un café avec moi?
- Dis-moi ce qui s'est passé avec tes nouveaux patrons?
- Pas grand-chose, à part que ce sont des salauds. Le gros Francoeur me prend 25 % de mes pourboires sous prétexte de me protéger.
- À part ce fait, il n'y a pas d'autres choses.
- Écoute, ils font de la réduction de boisson, vendent des cigarettes à plumes et tout ce qui peut se receler. Il me force à voler les clients qui ont trop bu.
- Ils n'ont pas parlé de leurs associés entre eux au cours de la soirée?
- Non, Carpentier a fait plusieurs appels en fin de soirée, mais rien de plus. J'ai quitté à trois heures trente du matin. Ils y étaient encore, ils parlaient ensemble, loin de moi.
- Quand y retournes-tu?
- Ce soir vingt heures.
- Bon, si tu as du nouveau, tu me contactes aussitôt. Merci pour le café. Fais attention pour ne pas trop t'impliquer, d'accord.
- Je te le promets, pour l'instant je vais essayer de dormir encore quelques heures. J'ai peine à me tenir debout

## Moins payant que prévu

Carl l'embrasse tendrement sur les joues avant de quitter l'appartement. Comme l'heure du dîner approche, il se rend à son éternel salle à manger, *La Boustifaille*. Il aurait eu bien des choses à faire, mais la clarté du jour l'en empêche. Après son repas, il descend faire un tour au *Bar Lido*, mais préfère demeurer sur le stationnement. En fait, il voulait vérifier certains détails qui lui permettraient d'effectuer le travail prévu en soirée. Fort heureusement pour lui, les habitations étaient passablement loin et rares dans les environs. Il n'a aucune difficulté à repérer le fil téléphonique et dans quelle boîte la connexion était fixée. Le poteau est à une centaine de pieds, complètement isolé derrière le bar. Il pourrait donc y travailler en toute quiétude pour mettre en place son équipement sophistiqué.

Le privé passe le reste de l'après-midi chez lui. Il fait ses exercices physiques, écoute sa musique favorite tout en faisant un peu de lecture.



Il passait les vingt heures lorsqu'il stationne la *Gran Cherokee* près d'un libre-service, après en avoir demandé l'autorisation au jeune homme qui y travaillait. Il marche sur le trottoir comme un simple promeneur, mains dans les poches. Ayant dépassé le bar, il enfile dans le terrain vague et arrive en quelques secondes près du poteau repéré en après-midi. Il installe ses crampons du côté interne de ses

bottes et commence sa montée. Tout semble tranquille. Il s'installe confortablement retenu par une large courroie de cuir, plusieurs pieds au-dessus du sol. Sans problème, il parvient à y mettre en place le petit appareil, qu'il fixe à l'aide d'un *tie wrap*. Avec souplesse, il redescend aussitôt le travail terminé. Il aura maintenant l'opportunité, de pouvoir écouter toutes les conversations téléphoniques sortant de l'appareil privé du bar. Il ne lui reste maintenant qu'à vérifier le fonctionnement du matériel.

Il reprend le volant de sa Jeep et rentre aussitôt au bureau, afin d'y mettre en marche l'appareil d'enregistrement qu'il n'aura plus qu'à écouter chaque matin, ou lorsque ce sera nécessaire. Il suffit maintenant d'attendre le premier appel en provenance du bureau de Carpentier. Il doit patienter plusieurs heures, mais l'appel se produit. Francoeur se commande un lunch à un restaurant de poulet bien connu. Tout est parfait, le numéro demandé par l'appelant s'inscrit parfaitement.

Comme Josiane avait débuté son travail depuis quelques heures, Carl décide d'aller lui rendre une petite visite.

- Je peux avoir un *Johnnie Walker*, demande le privé.
- Pourquoi pas monsieur, répond Josiane avec un petit sourire.
- Vous êtes nouveau dans le coin? demande une voix derrière lui.
- C'est interdit, fait remarquer Carbo au gros portier.
- Non, mais j'avais remarqué votre présence hier soir.

## Moins payant que prévu

– J'ai une chambre dans le coin et vous êtes le seul bar dans les environs. J'ai pas les moyens de me payer un hôtel de luxe.

– Vous travaillez dans le coin?

– Non, je sors de prison et je me cherche une job et cé pas facile.

– J'aurais peut-être quelque chose pour toé dans les jours à venir, qui sait!

– Ce serait au boute. Je peux faire ben des choses et je ne m'embarrasse pas de scrupules.

– Les bœufs ont quelque chose contre toé?

– Non! J'ai faite mon temps et rien d'autre en arrière de moé.

– On verra, dit le portier en esquissant un sourire. Josiane donne une bière à mon copain, ordonne-t-il.

Josiane, qui n'avait pas suivi la conversation, est surprise de l'ordre reçu, surtout que cela s'applique à son patron. Néanmoins, elle obéit sans laisser paraître quoi que ce soit.

– Tu t'es fait un nouveau copain, Carl, fait-elle remarquer en lui servant la bière pendant que le portier s'éloigne vers le bureau.

Le privé boit lentement sa bière et il quitte les lieux, non sans avoir auparavant salué son nouvel ami. Avant de sortir, il avait pris soin de glisser un petit message dans la main de Josiane. Il veut, le plus rapidement possible, savoir s'il existe un système d'alarme au bar. Son intention est claire, faire rendre une petite visite au coffre-fort de

## Moins payant que prévu

Carpentier et cela par un vieil ami. Pour ce soir, il peut rentrer chez lui et prendre un peu de repos.

~

Après une bonne nuit de repos, Carl arrive au bureau en même temps que Claire.

– Comment allez-vous jeune fille? demande-t-il, avec son charmant sourire.

– Tout va pour le mieux, monsieur Bouchard.

– Installé vos choses et venez me voir dans mon bureau. J'ai quelques petites choses pour vous.

Le jeune secrétaire ne se fait pas attendre. Moins de deux minutes plus tard, elle se présente devant son patron. En une dizaine de minutes, ce dernier lui explique le fonctionnement du système d'écoute ainsi que la nature confidentielle s'y rattachant. Elle devra en priorité y apporter une attention spéciale chaque matin. En compagnie de Claire, il se rend dans la pièce attitrée à ce travail et lui démontre comment prendre notes des conversations ainsi que des numéros entrant. Après une brève démonstration, la jeune fille n'a aucune difficulté à comprendre parfaitement le fonctionnement. Elle prend possession de la bobine de la nuit, afin d'en faire la transcription intégrale.

À peine une heure plus tard, le privé reçoit un travail impeccable. Il en fait la lecture rapide, car trois appels avaient été acheminés. Il en relève les numéros, en particulier deux dont il ne pouvait en identifier les destinataires. Cependant, les conversations sont des plus intéressantes, car elles viennent confirmer une partie des dires de Denis Lepage. Il y est fait mention du stock commandé pour démarrer son réseau. Malheureusement, à ce stade de l'enquête, il ne pouvait pas savoir où, quand et comment cela pourrait se faire. Tout ce qu'il en sait, c'est la confirmation que la commande était prête. À peine a-t-il terminé sa lecture que Josiane le demande au téléphone.

– Alors, comment s'est terminé cette nuit?

– Sans vraiment qu'il ne se passe des choses extraordinaires. Par contre, Carpentier et Francoeur semblent bouger un peu. Ils ont rencontré quelqu'un hier soir. Je ne suis pas certaine, mais je crois qu'il s'agissait d'un chauffeur de camion, il en avait toute l'allure. Lorsqu'il est parti, Louis l'a raccompagné et je ne l'ai pas revu. J'oubliais, Francoeur transportait une petite valise, tu sais le genre homme d'affaires.

– Tu confirmes mes craintes. Je suis certain qu'ils sont partis chercher la marchandise à Cornwall. Carpentier est demeuré jusqu'à la fermeture?

– Oui, il y était encore à mon départ.

– Concernant le système d'alarme, t'as des nouvelles?

– J'avais complètement oublié de t'en parler. En fait, il n'y en a pas. J'ai demandé à Carpentier si j'avais à mettre le système avant de sortir. Il m'a répondu de ne pas m'en faire pour l'instant, mais dans un proche avenir, il en ferait installer un à la fine pointe de la technologie.

– Ouvre bien grandes tes oreilles ce soir, je sens que ça va commencer à chauffer. En attendant, repose-toi bien. À ce soir!

Il ne faisait aucun doute dans la tête du privé, qu'à partir de maintenant, les choses vont très certainement bouger dans le clan Carpentier. Il attrape son journal pour y jeter un coup d'œil rapide. L'article titre le fait sursauté: « *Les Gouvernements songent sérieusement à diminuer les taxes sur le tabac* ». Merde pense Carl, c'est la dernière chose qui pouvait arriver. Il repousse le journal sans poursuivre plus loin sa lecture, surpris par cette soudaine décision. Il préfère essayer de contacter quelqu'un qui pourrait rapidement l'aider dans le projet qui vient de germer dans sa tête. Il compose un numéro connu.

– Pipo, c'est moi, Carl Bouchard. Comment vas-tu?

– Bien monsieur, mais j'ai bien peur de ne pas vous avoir bien aidé, dans le vol à l'Université. Ce n'était pas tout à fait dans ma branche, vous le saviez, n'est-ce pas?

– Je comprends, mais fort heureusement, tout s'est bien terminé. Cette fois j'ai besoin de ta spécialité.

– Je n'y vois pas de problème et j'ose espérer qu'il n'y a pas de chien, fait remarquer Pipo en riant.

## Moins payant que prévu

– Non! Pas cette fois, je peux te l'assurer, dit Carl. Revenons à nos moutons. J'ai un travail qui, à mon avis, sera très facile. Il s'agit d'ouvrir un coffre-fort mural, dans un bar de Sainte-Foy. Tu devras y photographier tous les noms, adresses et numéros de téléphone que tu y trouveras. Je ne crois pas qu'il puisse s'y trouver bien de la paperasse. Il faut que ce soit bien pris en photo avant de toucher à quoi que ce soit. C'est très important. Tu devrais également y trouver une cassette vidéo, je la veux.

– Il n'y aura pas de problème, vous n'aurez qu'à me remettre l'appareil photos et la cassette de remplacement. Vous ne m'avez pas encore dit de quel endroit il s'agissait.

– C'est le *Bar Lido* sur Charest Ouest. Il y a un problème?

– Non, se contente de répondre Pipo.

– Bien, on se rencontre dans une heure. Je passe te prendre sur la rue Saint-Vallier, au même endroit.

– Je vous attends, monsieur.

Carl avait une autre communication à effectuer. Il compose le numéro du cellulaire de Denis Lepage.

– Monsieur Lepage, s'il vous plaît?

– C'est moi, qui parle?

– Carl Bouchard. Pouvez-vous parler librement?

– Oui, je suis dans ma voiture.

## Moins payant que prévu

- Alors arrêtez-vous, j'ai certaines choses à vous parler.
- Je commençais à me demander si vous n'étiez pas mort.
- J'espère pour vous que cela n'arrive pas tout de suite.
- Que voulez-vous dire?
- Vous avez lu les journaux ce matin?
- Vous n'y avez rien remarqué de spécial?
- Non pas vraiment, sauf la baisse des taxes sur les cigarettes.
- À vous entendre, je pense que vous avez mal mesuré ce que cela voulait dire pour vous et vos amis. En clair, cela veut dire que si cette baisse survenait, Carpentier ne pourrait pas écouler son stock. S'il ne peut écouler son stock, il va perdre l'argent que vous lui avez remis. Donc, un plus un font deux. Comprenez-vous?
- Si je comprends bien votre explication, vous voulez dire qu'il va nous redemander de l'argent.
- C'est exactement ce que cela veut dire. Sauf que cette fois, il va y mettre le paquet. Il va demander le maximum et il ne reculera devant rien pour parvenir à ses fins. Il n'acceptera pas de perdre tout cet argent obtenu, même facilement. Il va revenir à la charge. Alors, avisez vos amis. Je veux connaître toute tentative que pourrait faire Carpentier auprès d'eux. Souhaitons que les gouvernements retardent leur décision, afin de lui permettre d'écouler son stock sinon, vous

## Moins payant que prévu

allez vous retrouver dans une drôle de situation. Quand c'est pour faire de l'argent, les gouvernements agissent parfois très rapidement

– Je ne sais pas quoi vous dire, vous venez de me couper les jambes.

Que nous conseillez-vous?

– Assistez à votre prochaine réunion et tâchez d'en savoir davantage, au lieu d'essayer de jouer les gros bras en risquant votre vie.

– Bon! Je vais suivre votre conseil à la lettre.

Carl n'avait plus de temps à perdre, il devait se rendre sur la rue Saint-Vallier, sinon il manquerait Pipo. Le temps de descendre et il se retrouve stationné à l'endroit prévu et à l'heure prévue. Déjà, l'homme est sur place, il se dirige rapidement vers la *Gran Cherokee*. Ils quittent la basse ville de Québec pour se diriger aussitôt vers le Boulevard Charest. Le privé fait une couple de passes au ralenti devant le bar de Carpentier, afin de permettre à son homme de prendre ses références. Il passe sur le stationnement pour lui faciliter le travail, en examinant les quatre murs du commerce. Pipo se montre satisfait et il prend possession de la caméra miniaturisée et de la cassette que lui remet le détective. N'oublie surtout pas la cassette, tu dois les échanger.

– Avec ce que j'ai vu, je pense que la chose sera relativement facile pour ce qui est de l'entrée. Quant au coffre, comme vous le savez, pas un ne me résiste. Si j'en juge par les lieux, ce sera un vieux modèle des plus faciles à ouvrir. Je vous contacterai demain matin.

### **Partie trois**

Pendant ce temps, Carpentier jouait au patron. Il a retrouvé ses complices dirigés par Louis Francoeur, son bras droit. Le groupe s'était installé dans une grange qui ne servait plus, dans la localité de Neuville. Ainsi, il ne serait pas très loin de ses intérêts. Déjà, les hommes avaient commencé à décharger le camion-remorque sous la surveillance du portier. Deux autres véhicules s'y trouvaient, chargés à pleine capacité par des hommes de main. Les deux mini fourgonnettes avaient des livraisons à effectuer. Carpentier leur avait remis la liste des adresses pour les livraisons.

– Tu vois mon Louis, c'est à partir d'aujourd'hui que l'argent va rentrer et ce n'est que le commencement. Nous allons devenir des hommes riches et respectés. Fini la petite vie, à nous les voitures, les filles et les belles maisons, nous l'avons mérité.

– Je savais qu'un jour les choses s'arrangeraient pour nous, dit le gros homme.

## Moins payant que prévu

– Il suffisait de me faire confiance. Va payer le chauffeur, dis-lui bien que j'aurai d'autres voyages pour lui dans les jours à venir, tout au plus une semaine. Je suis certain que dans une semaine tout sera vendu. Allez, fait ce que je t'ai dit, puis rejoins-moi dans ma voiture. Je vais avertir nos clients que leur marchandise va arriver dans les minutes qui vont suivre.

Avant de quitter la grange, Louis Francoeur y met en place la grosse chaîne et le cadenas à toute épreuve que son patron lui avait fourni. Toutes les autres issues avaient aussi été minutieusement barricadées.

– Maintenant, on descend au bar pour faire la caisse et je t'offre le champagne. Tu l'as bien mérité.

En moins d'une heure les deux hommes se retrouvent dans l'établissement. Carpentier fait sauter le bouchon qui frappe contre le plafond. Ils boivent à leur association et au coup fumant qu'ils ont si bien monté.

– Patron, crie Louis Francoeur, venez voir le journal.

– Quoi, qu'est-ce qu'il a le journal? Ils parlent déjà de ma notoriété, dit Carpentier en brandissant sa coupe de champagne.

Il retire le journal des mains de son ami, alors que la rage monte en lui.

– Qu'est-ce que c'est cette merde? Ils ont pas le droit de faire ça, dit-il en poursuivant sa lecture, tremblant de colère.

## Moins payant que prévu

- Qu'est-ce qu'on va faire s'ils font ça? demande le portier.
- Attend, attend, ne vendons pas la peau de l'ours tout de suite. Je suis certain qu'ils ne peuvent pas faire ça aussi rapidement. C'est la première fois qu'ils en parlent. Tu connais nos chers gouvernements, ils ne sont pas très rapides. Tu vas pousser les gars à vendre le plus vite possible nos stocks et collectes surtout l'argent. On a sûrement le temps de passer une ou deux autres commandes avant qu'il se fasse quoique ce soit. On peut facilement passer 250 caisses en deux ou trois jours. Il y en a pour 150 000 \$. On ne va pas paniquer pour une nouvelle lancée à peu près. La boisson est un peu plus difficile, mais je suis pas inquiet.

Francoeur se rend dans le bureau et fait plusieurs téléphones pour essayer de placer sa marchandise auprès d'amis et de connaissances, qu'il n'avait pas encore contactés.

- Vous en faites pas patron, les gars m'ont dit qu'il n'y avait pas de problèmes à écouler une quantité si petite. D'ici une semaine, tout sera parti et payé, vous verrez.

- Ouais! Je veux bien te croire. Ma commande de coke est faite et il va falloir que je paie, sinon ces gars-là vont me tuer. On n'a pas le choix, il va falloir que les autres paient la différence si l'argent n'est pas tout rentré. Vendredi, on recevra leurs nouvelles remises et ça nous fera 200 000 \$ de plus. Je vais les appeler et leur faire part de mes petits ennuis et ma nouvelle exigence. Comme ça, je vais être certain que

j'aurai l'argent qu'il me faut. Ce sont des citrons et ils vont payer. C'est quoi 50 000 \$ pour eux autres? C'est 50 \$ pour moé. Je vais tout de suite appeler le pharmacien, c'est lui le plus faible de la gang. Regarde travailler un professionnel.

Carpentier doit faire deux appels pour rejoindre Pierre Castonguay, qui était à son commerce du Chemin Sainte-Foy. L'homme bégaye au téléphone. Après une certaine hésitation, il demande à le rencontrer le plus rapidement possible, qu'il a des informations importantes à lui transmettre. Surpris par cette demande, Carpentier accepte, mais ce qui le tracasse davantage, c'est ce que le pharmacien lui précise qu'il ne doit pas communiquer avec les autres avant de l'avoir vu. Le rendez-vous est donc fixé pour vingt et une heure, derrière la pharmacie du Chemin Sainte-Foy.

– Tu y comprends quelque chose Louis, Castonguay me demande de le rencontrer seul, sans en parler aux autres? Qu'est-ce que tout cela peut bien cacher?

– J'en sais rien patron, y veux peut-être nous faire une offre sans que les autres le sachent.

– Ouais, t'as peut-être raison, on verra ça à soir.

~

Pendant ce temps, Carl s'était placé de manière à observer la voiture de Carpentier, qu'il avait aperçu en faisant une passe, après avoir

raccompagné Pipo au centre-ville. Que pouvait-il bien faire à son bar? Normalement, il n'ouvre qu'à dix-neuf heures? se demande le privé. Après plusieurs minutes, d'attente, il remarque l'arrivée de plusieurs autres voitures, dont il reconnaît certains propriétaires du milieu. En tout, sept voitures, de quoi faire un beau coup de filet. Il est tiré de ses pensées par la sortie soudaine de Francoeur, suivit de près par les autres invités. À sa grande surprise, la procession de voitures prend la direction de Saint-Augustin. Finalement, le cortège s'immobilise devant l'entrée d'une grange à Neuville. Demeurant en retrait, à l'aide de puissantes jumelles, Carl surveille les allées et venues du groupe. Il ne peut retenir son sourire. Sans l'avoir cherché, il venait tout simplement de tomber sur le nid abritant les œufs de Carpentier. Appareil photo en main, il en profite pour croquer sur le vif, toute cette action inespérée. Les individus chargent leurs voitures de caisses de cigarettes et de boisson, sous la surveillance de Francoeur qui inscrit sur un petit calepin la marchandise de chacun. Il ramasse l'argent que lui remet chacun des clients. Après une bonne poignée de main, le groupe reprend sa route en sens inverse, mais déjà, Carbo avait quitté son site d'observation.

Ce pressentiment venait de lui donner une certaine avance dans son enquête. Il lui aurait fallu des heures, sinon des jours pour localiser cet endroit. Il décide de souligner cette chance en téléphonant à Josiane.

– Josiane tu travailles ce soir? demande le privé.

Moins payant que prévu

- Oui, à vingt heures comme d'habitude.
- Écoute, il n'est que dix-sept trente heures, tu viens souper avec moi?
- Je ne peux pas te dire non, j'en ai vachement besoin. Ils sont en train de me rendre folle avec leur bar. On se rejoint où?
- À l'endroit habituel, je t'attends en prenant un verre.

Le couple se retrouve à *La Boustifaille*. Ils prennent un succulent souper, pendant que Carl raconte à son assistante, les nouveaux morceaux du puzzle qui se sont ajoutés.

- Maintenant, qu'est-ce que tu vas faire?
- Je me suis associé Pipo. Il fera son travail d'éventreur de coffre cette nuit. J'avisera par la suite.
- Bon, il est temps que je te laisse, sinon je serai en retard.
- Ouvre bien les oreilles, j'ai l'impression que les nouvelles du journal vont faire bouger les choses. N'oublie pas, tu me téléphones aussitôt qu'ils ont fermé la boîte cette nuit. J'attendrai ton appel à la maison.

Ils se séparent et Carl rentre chez lui, non sans avoir téléphoné à Hélène. Elle accepte de venir le rejoindre dès vingt heures, au penthouse de la Grande-Allée.

~

## Moins payant que prévu

Dès vingt heures trente, Carpentier, accompagné de son chien garde, se stationnent derrière la pharmacie de Castonguay. Il suffisait maintenant d'attendre leur client. Un coup d'œil sur les alentours les rassure, pas de voitures de police dans les environs. Francoeur en profite pour s'envoyer derrière le gosier une rasade de cognac bien mérité, selon lui.

– Castonguay se montre finalement par la porte arrière, faisant signe aux deux hommes de venir le rejoindre. Il ferme la porte à clé et se dirige vers un coin plutôt sombre du bâtiment, bien à l'abri des regards indiscrets.

– Alors, que se passe-t-il? demande Carpentier, d'un ton menaçant.

– Écoutez, j'ai une proposition à vous faire.

– Tu vas enfin parler espèces de tas de merde, marmonne Francoeur à quelques pouces à peine du visage de l'homme complètement terrifié.

– Si vous me laissez tranquille, je peux vous donner quelque chose en retour. Je ne veux plus vous donner d'argent et je veux aussi que vous laissiez ma famille tranquille. Ma femme ne le supporterait pas si ces choses-là étaient dévoilées, elle est cardiaque.

– Tu nous donnes ce que tu as et je verrai si cela en vaut la peine, explique Carpentier.

– Je veux votre parole que vous nous laisserez tranquille, exige le pharmacien.

## Moins payant que prévu

– Tu l'as notre parole, accouche.

– Denis Lepage a engagé un détective privé pour vous arrêter.

Sans attendre, Carpentier lui donne une violente claque au visage.

– Tu vas arrêter tes niaiseries et tu vas me dire tout ce que tu sais, sinon t'es un homme mort.

– C'est un certain Carl Bouchard, il a son bureau dans l'édifice Iberville I, au 601. On lui a donné 10 000 \$ pour qu'il vous arrête.

Comme un enragé Louis Francoeur attrape Pierre Castonguay par son manteau et le soulève de terre en le poussant violemment contre le mur de briques. L'homme se met à pleurer et supplie pour qu'on le laisse tranquille.

– Lâche-le Louis, j'ai besoin de savoir d'autres choses.

Fou de rage, le gros portier descend l'homme pour le remettre sur ses pieds et d'un geste rapide, le pousse brusquement dans le coin. Le pharmacien perd pied sur la glace et tombe à la renverse.

– Relève-le et reste tranquille, on a besoin de lui. T'es malade ou quoi?

Louis Francoeur se penche pour relever l'homme qui ne réagit pas à l'effort du portier.

– Patron, y bouge plus.

– Ôte-toi de là, crie Carpentier, en s'agenouillant près du pharmacien. Hostie, Louis, tu l'as tué. Il ne respire plus. Vite, on s'en va, on rentre chez nous. Il faut que je prenne le temps de penser à tout ça. Bouge-

toi idiot, tu nous as mis dans de beaux draps avec tes maudites manières d'agir sans que je t'en donne l'ordre. Vas-tu enfin te mettre dans la tête que c'est moi le patron. Tu bouges quand je te le dis, c'est clair.

Les deux hommes quittent le stationnement sans se faire remarquer, prenant la direction de l'appartement de Carpentier. Une fois à l'intérieur ce dernier éclate, qualifiant de tous les noms son associé.

– Te rends-tu compte que tu risques de tout foutre en l'air mon organisation? Tu viens de mettre en péril toute mon affaire et on se retrouve avec un meurtre sur les bras.

– Patron je...

– Tu fermes ta gueule et tu me laisses penser à tout ça tranquille. Sers-moi un verre, au moins rends-toi utile, si t'es pas capable de penser et d'agir comme un homme intelligent. On a pas de choix de continuer, il me faut ce détective avant qu'il nous cause trop de problèmes.

– Vous voulez que je m'en occupe?

– Non, tu fais rien sans que je te le dise. Il faut savoir de quoi il a l'air. Trouve-moi un gars sûr et demande lui de venir ici tout de suite, ordonne d'un ton sec, Carpentier.

Sans attendre, Louis Francoeur sort son petit calepin et communique avec un ami à qui il demande de venir le rejoindre sans délai.

## Moins payant que prévu

– Mon gars va venir dans quelques minutes. Vous voulez qu'on le tue patron?

– Non, t'es malade ou quoi, crie Carpentier. On va le faire suivre et procéder comme avec les autres. Il doit bien avoir une famille, on va s'en servir. Après ça, il va nous laisser tranquilles. Je connais les privés, c'est toutes des charognes. En attendant, tu vas appeler au club et dire à Claude qu'il s'occupe des affaires. Je ne suis pas en air d'aller là ce soir. De toute manière, c'est mardi et il n'y aura pas grand monde. On aura au moins la consolation de pouvoir toucher la prime d'assurance de 100 000 \$ pour la mort de Castonguay.

~

Le lendemain matin, Carl prend son café, alors que Claire l'avise qu'un certain Léo Dufour désire le voir.

– Alors, monsieur Dufour que puis-je pour vous?

– Écoutez, c'est pas facile à dire.

– Je vous écoute. Tout ce qui se dit ici est confidentiel, soyez bien à l'aise.

– C'est que j'aurais besoin de vos services pour suivre ma femme.

– Je vous arrête tout de suite, monsieur Dufour. Je ne fais pas ce genre de travail, je n'en ai pas le temps. De toute manière, je suis sur

quelque chose que je ne peux lâcher. Je regrette, mais vous devrez vous adresser ailleurs.

L'homme quitte le bureau du privé d'un air déçu, pendant que ce dernier le regarde sortir en riant. Pauvre homme, pense-t-il, alors qu'il prend une gorgée de café.

Pendant ce temps, le pauvre homme lui, rejoignait Louis Francoeur dans le stationnement de l'Iberville I.

– Alors, tu l'as rencontré?

– Oui et j'oublierai pas sa face de sitôt, dit Jean-Yves Coté.

– Bon! On va l'attendre et quand il sortira on va le suivre.

Une trentaine de minutes plus tard, Côté fait signe à son compagnon, que son homme était le conducteur du 4x4 vert foncé qui sortait du garage souterrain. La voiture enfile aussitôt à la suite de la jeep qui se dirige vers Sillery. La filature s'arrête, lorsque sujet s'immobilise dans l'entrée d'une grosse maison de style. Ils regardent descendre le conducteur que Francoeur reconnaît aussitôt.

– C'est le gars qui est venu deux fois au bar, crie le gros portier. Il a un calice de front de venir nous voir dans notre bar pour nous espionner. Quand Jacques va savoir ça, y fera pas chaud. Attends, je l'appelle.

Le patron du *Lido* ordonne à ses hommes de rentrer immédiatement. Il doit mettre en place un plan pour amener ce privé à s'arrêter de mettre le nez dans ses affaires.



Carl quitte Tantie en l'embrassant et se dirige immédiatement vers son lieu de rendez-vous au Centre-ville de Québec. Il retrouve Pipo qui marche lentement sur le trottoir.

– Alors, comment s'est déroulée ton aventure de la nuit dernière?

– Très bien. J'ai ce que vous vouliez.

– C'est super, dit Carbo, en prenant possession de la cassette vidéo et de l'appareil photos.

Il remet à Pipo une enveloppe contenant le paiement pour le travail effectué. Les deux hommes se séparèrent et Carl prend le chemin de retour vers son bureau. Il veut visionner les preuves que cachaient Carpentier pour faire chanter ses clients.

Au passage, il attrape les documents que lui remit Claire et s'enferme dans la petite pièce, servant à tous les usages spéciaux. Il installe la cassette qu'il visionne. Il n'a pas besoin de l'écouter en entier, ce qu'il en a vu est suffisant. Il se rend dans son bureau et place le précieux document audiovisuel en sécurité dans son coffre personnel.

Avant de faire la lecture des appels du bar *Lido*, le privé ramasse le journal du matin et entreprend d'y jeter un coup d'œil rapide. En voyant l'article titré « *Pharmacien bien connu retrouvé mort* ». Carl ne

peut s'empêcher de se lever debout et de lire la dépêche. Il s'agissait bel et bien de son client Pierre Castonguay.

Aussitôt qu'il eut terminé sa lecture, il prend le dossier pour y retrouver les documents notariés, mais surtout la partie assurance-vie qu'il avait entrevue. C'était bien ce qu'il pensait, Carpentier va certainement essayer de récupérer la prime de 100 000 \$. Sans tarder, il demande un rendez-vous avec le service des enquêtes de la compagnie d'assurances. Il doit empêcher que cette prime ne soit versée, du moins pas avant que ce dossier ne soit terminé. En attendant, il consulte le relevé des appels et celui fait par Castonguay confirme ses craintes. Carpentier avait un rendez-vous avec le pharmacien le soir même où le corps fut retrouvé par un patrouilleur.

Il n'a aucune difficulté à rencontrer le responsable de la Compagnie d'assurance, en matière d'enquêtes. L'enquêteur se montre très intéressé par les informations et accepte les explications qu'il reçoit avec empressement. Il fait aussitôt apposer une retenue sur le dossier, allant jusqu'à offrir au détective de payer ses services, afin de suivre ce dossier de près, ce à quoi Carl ne peut refuser, étant convaincu que cette mort suspecte était bel et bien un meurtre. La prime payée pour cette assurance était importante et excluait la clause du trois mois, généralement appliquée afin de prévenir les fraudes toujours possibles.

Dès qu'il eut quitté la Compagnie d'assurances, Carl demande à rencontrer Denis Lepage et il le met au courant des développements

## Moins payant que prévu

des dernières heures. Lepage se met à trembler en entendant parler de la mort de Castonguay. Il n'avait pas eu le temps de lire le journal du matin.

– Qu'est-ce que nous allons faire? Est-ce qu'il va nous tuer les uns après les autres?

– Non, ne vous en faites pas. Il se peut fort bien que cette mort soit totalement imprévue et accidentelle. Rien ne me prouve que Carpentier y est relié directement, sauf qu'il y a un certain pourcentage de chance. C'est pourquoi je vous demande de ne pas paniquer. Continuez à vous comporter normalement et assistez à la réunion prévue pour ce vendredi. De mon côté, j'ouvre l'œil.

– C'est facile à dire pour vous, ce n'est pas votre vie qui est en jeu, c'est la mienne et celle de ma famille.

– Je comprends, mais les choses commencent à se corser et si vous voulez que nous arrêtions cette affaire vous devez y mettre du vôtre. Ce n'est pas moi qui me suis mis les pieds dans les plats, c'est vous. De toute manière, nous avons une bonne avance sur eux, car j'ai en ma possession la cassette compromettante. Je l'ai eu il y a quelques heures.

– Comme ça, c'est terminé, je n'ai plus besoin de vous.

– Si vous le prenez comme ça, c'est votre affaire. Cependant, il ne faudrait pas oublier qu'il doit certainement avoir un double bien caché. En tout cas, c'est ce que moi j'aurais fait à sa place.

## Moins payant que prévu

– C'est pas un de vos trucs pour faire de l'argent avec nous, fait remarquer Lepage, qui devait se tenir les mains pour qu'elles ne tremblent pas trop.

– Si c'est réellement ce que vous pensez, j'arrête les frais immédiatement et ne revenez pas me supplier de reprendre. Si c'est là toute la confiance que vous avez en moi, je ne marche plus. J'ai une réputation à protéger et je ne veux pas qu'un insensé comme vous la détruise. Je vous ferai parvenir un chèque en ce qui a trait aux sommes non dépensées. Cela fait-il votre affaire?

– Écoutez, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Je pense que ces gars-là n'arrêteront pas de me faire chanter, tant qu'ils seront en affaire dans la contrebande. Vous avez raison, mais vous devez comprendre que j'ai peur.

– D'accord, je continue, mais je ne veux plus entendre de pareilles sottises, sinon vous n'aurez pas une seconde chance, vous devrez aller à la police.

Lepage quitte le bureau l'air abattu et vidé. Il reprend son souffle constamment, ne sachant quoi dire ou faire. Son regard n'est que tristesse. Jamais, il n'aurait pensé se retrouver dans une telle situation. Tout ceci ne ressemblait en rien à toutes les autres situations auxquelles il avait dû faire face dans sa vie. Il est maintenant convaincu que seul Carbo peut le sortir de là sans qu'il n'y laisse trop de plumes.

## Moins payant que prévu

De son côté, le privé retourne à son bureau. Il y a encore du travail à faire. Maintenant, il ne pouvait plus laisser traîner les choses, sinon d'autres cadavres s'ajouteraient à la suite. Il contacte aussitôt Josiane.

– T'as eu une grosse soirée hier? demande Carl.

– Non, je n'ai même pas vu mes patrons.

– Tu sais pourquoi?

– Non, je n'en ai aucune idée.

– Écoute, c'est la dernière soirée que tu fais là, ça commence à devenir un peu trop dangereux. T'as vu le journal?

– Non, je n'ai pas vraiment envie de lire, je suis trop fatigué.

Carl l'informe des derniers développements et l'enjoint d'être très prudente. Elle devra aussi donner sa démission dès la fin de son chiffre.

Aussitôt terminé avec Josiane, Carl décide d'aller faire un tour dans le repaire de Neuville afin d'y prendre quelques photos pour la postérité. Il n'eut aucune difficulté à ouvrir le cadenas, utilisant son petit coffret spécialisé en serrures. Une fois le tout effectué, il quitte aussitôt les lieux pour retourner au bureau. Il doit à tout prix se faire un plan d'action et d'intervention. Il ramasse son souper en passant et mange sur sa table de travail en fouillant ses papiers.

Il est un peu plus de vingt heures trente lorsque le téléphone sonne.

## Moins payant que prévu

– Carl Bouchard, dit la voix d'homme.

– Oui, c'est moi.

– Tu vas arrêter l'enquête que Lepage t'a demandée, sinon la prochaine fois, ta mère va y passer. Pour cette fois, nous nous sommes contentés de lui faire peur. La deuxième sera plus douloureuse pour elle et pour toi.

– Je ne comprends pas, ma mère est morte depuis plusieurs mois. Je ne sais pas de quoi vous parlez.

– La vieille de Sillery a payé pour toi. J'espère que tu auras compris.

La ligne coupe et Carl reste quelques secondes accroché au bout du fil. Dans un mouvement de rage, il raccroche l'appareil et comme un coup de foudre sort du bureau en courant, sans prendre la peine de refermer la porte. Le *Gran Cherokee* sort du garage dans un crissement de pneus et roule à grande vitesse en direction de la résidence de Tantie. Il en a les larmes aux yeux tellement la rage et la douleur l'étreignent.

Lorsqu'il tourne dans la rue pour rejoindre la maison de Tantie, une voiture patrouille lui emboîte le pas, gyrophares et sirène en action. Il ne s'arrête pas pour autant, tournant rapidement dans l'entrée privée. L'auto-patrouille passe tout droit et doit revenir sur ses pas, mais déjà Carl n'est plus dans son véhicule. Il frappe dans la porte de Tantie.

– Mettez vos mains sur la tête, ordonne un policier, arme au poing.

## Moins payant que prévu

– Aidez-moi au lieu de jouer avec vos armes, ma tante a été attaquée. Il faut entrer absolument.

Les policiers rejoignent Carbo qui, déjà, donnait un violent coup d'épaule dans la porte, faisant sauter la serrure et la vitre du même coup. Il trouve Tantie allongée sur le plancher du salon, un petit filet de sang coule de sa bouche et de son oreille gauche. Heureusement, elle respire encore.

– Appelez une ambulance, vite, crie Carbo, en s'adressant aux policiers.

Quelques minutes plus tard, la vieille dame était en sécurité au CHUL, sections des soins intensifs. Pour sa part, le privé doit s'identifier aux policiers qui comprirent la situation, acceptant d'oublier l'excès de vitesse et les deux feux rouges grillés. Ils offrent de faire venir un enquêteur sur les lieux.

– Non! Appelez Émile Drolet. Demandez-lui de me rejoindre ici.

– Je ne sais pas s'il va se déranger pour ça, il va sans doute nous recommander à un enquêteur, dit le plus vieux des deux policiers.

– Dites-lui que Carbo veut le voir sans faute et qu'il se grouille le cul, sinon je ne réponds plus de rien.

Quelques minutes plus tard, le policier l'avise que Drolet est en route pour l'hôpital. Il a précisé de l'attendre avant de faire quoi que ce soit. Carl fait un petit signe de tête en réponse à la demande. Il essaie de reprendre son souffle et surtout, le contrôle de lui-même sinon, il

## Moins payant que prévu

perdrait ses capacités et cela l'amènerait à commettre des erreurs coûteuses. Ce n'était plus le privé qui était touché, mais l'homme, le neveu.

Carl s'est calmé lorsque le lieutenant Drolet, officier responsable du bureau des enquêtes de la S.M. Sainte-Foy arrive.

– Je suis désolé pour ta tante, dit le policier, en tendant la main au privé.

– Merci, mais cela ne me fera pas arrêter ces salauds.

– Tu connais les gars qui ont fait ça? demande, le policier surpris.

– Oh oui! Je les connais et même très bien.

– Donne-moi les noms et je m'en occupe.

– Non, lieutenant, c'est un peu plus compliqué que cela. Je travaille sur un dossier et c'est cette raison qui a fait que c'est Tantie qui a payé pour moi. Allons prendre un café, en attendant d'avoir les premières nouvelles des examens. Je vais vous mettre au courant, cependant je ne veux pas que vous interveniez avant que je ne le vous le dise. J'ai votre parole?

– J'ai assez de respect pour toi, pour te donner ma parole d'ami et de policier.

Les deux hommes se retrouvent à la cafétéria, assis à une table, ce qui lui fait penser à Hélène. Il se retrouvait là il y a quelques temps, mais pas pour les mêmes raisons. Cette fois, ce n'était pas pour cruiser,

## Moins payant que prévu

mais pour faire face à la mort de Tantie, l'être à qui il tenait le plus au monde. Nulle autre personne n'aurait pu l'affecter aussi durement, pas même Josiane ou Hélène. Elle était celle qui l'avait sauvée d'une dépression certaine, alors qu'il était complètement dégoûté de la vie, suite à la mort tragique de ses parents. Elle était encore son seul lien familial depuis que ses parents n'étaient plus. Il ne put retenir ses larmes en y pensant, Émile Drolet reste là, ne sachant que dire ou faire pour aider son ami.

– Carl, que puis-je faire pour t'aider? demande timidement, le vieux policier.

Carbo reprend rapidement le contrôle et raconte au policier la majorité des éléments de son dossier. Il termine son récit, lorsque son nom est appelé dans le système radio de la cafétéria, lui demandant de se rendre au bloc d'urgence.

– Vous êtes monsieur Bouchard? demande le jeune médecin.

– Oui c'est moi, que se passe-t-il?

– Pour l'instant son état est stable. Elle a un traumatisme crânien, accompagné d'une petite hémorragie interne et quelques ecchymoses au corps. Pour le moment, je ne vois pas de danger réel pour sa vie, mais vous savez, il est difficile de prévoir avec les personnes de son âge. Elles sont beaucoup plus fragiles et imprévisibles que nous. C'est tout ce que je peux vous dire, je regrette.

## Moins payant que prévu

– Merci docteur, c'est un peu plus réconfortant. Serait-il préférable que quelqu'un demeure en permanence avec elle?

– Non, je n'en vois pas vraiment l'utilité, pour le moment. Notre personnel est suffisant et ne vous en faites pas, il s'occupera d'elle très bien. Maintenant, je dois vous quitter, j'ai d'autres malades à soigner.

– Que veux-tu que je fasse dans cette affaire? demande Émile Drolet.

– Je n'en sais vraiment rien pour l'instant, je dois prendre le temps d'y penser. On ne doit pas intervenir trop vite, sinon nous risquons de tout perdre. Vous pouvez me reconduire chez ma tante pour que j'y reprenne ma voiture?

– Bien sûr Carl, allons-y.

En cours de route, le privé commence à expliquer, comment il entendait procéder dans les heures à venir dans toute cette affaire. Il demande au lieutenant de se tenir prêt, que lui et ses hommes pourraient bientôt devoir intervenir, peut-être au cours de la nuit ou en avant-midi le lendemain.

Le privé décide d'aller rendre une petite visite à Josiane. Il espère bien y retrouver Francoeur et le provoquer. Il est sur place quelques minutes plus tard.

– Qu'est-ce qui se passe? demande Josiane. Tu n'as pas l'air dans ton assiette.

## Moins payant que prévu

– Je t'expliquerai plus tard, dit Carl, ne voulant pas troubler la jeune femme.

– Francoeur n'est pas dans le coin?

– Il est venu avec ce gars-là tantôt, mais il est reparti tout seul.

– Qui c'est?

– Je ne sais pas. Ils sont arrivés en riant et Francoeur lui a donné de l'argent qu'il est allé chercher dans le bureau.

– Bon, tu attends que je sois sorti. Tu vas aller le voir pour lui dire que Francoeur a téléphoné, qu'il l'attend dans sa voiture. Je dois lui parler sans faute, arrange-toi.

– Bon, je te laisse deux minutes environ. À bientôt et fais attention, j'ai une drôle d'impression.

Il termine son verre de *Johnnie Walker* et se dirige vers la sortie. Une fois dehors, il s'adosse au mur près de la porte. À peine deux minutes s'écourent et l'homme sort du bar dès qu'il reçoit le message de Josiane, cherchant du regard la voiture de son copain. En une fraction de seconde, il se retrouve le nez collé contre le mur du bâtiment, n'ayant pas pu voir d'où venait cette attaque-surprise.

– Maintenant, tu avances ou je te casse le bras, dit Carbo qui le retient fermement, bras droit replié dans le dos.

– Qu'est-ce que vous me voulez? demande l'homme en suppliant.

– Tu le sauras bien assez vite, grouilles, avances jusqu'à la jeep foncée.

## Moins payant que prévu

Le privé entraîne de force l'homme de corpulence moyenne qui, quelques heures auparavant, était venu dans son bureau pour lui offrir du travail. Il ne faisait aucun doute dans son esprit, que cet homme avait bel et bien contribué d'une manière ou d'une autre, à blesser Tantie.

– Comme on se retrouve, monsieur Dufour. Alors, tu voulais que je file ta femme. Maintenant, je sais pourquoi tu es venu me voir et tu vas m'en donner les détails.

– J'ai rien à dire.

Jean-Yves Côté ne put en dire davantage. Déjà, il recevait une pluie de coups qui le firent se retrouver dans la neige à demi conscient. Carbo le relève et le retourne sur le dos en lui passant de la neige sur le visage, sans tenir compte du sang qu'il étendait.

– Maintenant, je t'écoute et ne me réponds plus en idiot, sinon tu vas y laisser ta peau.

– Francoeur va me tuer si je parle, réussit à dire l'homme.

– De toute manière, tu n'as pas plus de chance avec moi. Je sais comment faire parler quelqu'un, ce sera très long, nous avons toute la nuit.

– Vous n'avez pas le droit de faire ça.

## Moins payant que prévu

– Tu t'es gêné pour t'en prendre à une vieille femme de 70 ans et l'envoyer à l'hôpital. Tu penses que je vais te ménager, dit Carbo en frappant à nouveau aux endroits les plus sensibles du corps.

– Arrêté, je vais tout vous dire, arrêtez, je vous en supplie, dit Côté, essayant de se protéger sans que son agresseur ne s'arrête.

Finalement la rage du privé étant sortie, il s'arrête de frapper sur l'homme, qui cette fois, est complètement inconscient. Carbo reprend son souffle. Il se passe de la neige sur le visage pour rétablir ses esprits et son contrôle. Il n'aurait pas voulu agir de la sorte, mais la rage était trop grande dans son cœur. Une fois calmé, il s'attarde à nouveau à Jean-Yves Côté qui laisse échapper des gémissements. Il le ramasse et l'appuie contre le banc de neige. Il lui donne quelques tapes au visage pour lui faire retrouver ses esprits.

– Maintenant, je t'écoute et ne t'avise pas de mentir.

Jean-Yves Côté raconte toute l'histoire montée par Carpentier et Francoeur. Carbo attrape son cellulaire et parle avec Émile Drolet. Ce dernier lui envoie deux de ses hommes cueillir l'un des auteurs de l'attaque contre Tantie. Aussitôt que son paquet est livré, Carl retourne dans le bar.

– Josiane, tu avertis celui ou celle qui est responsable et tu quittes les lieux.

– Que t'est-il arrivé aux mains, tu saignes.

## Moins payant que prévu

– Je t'expliquerai. Allez, prends tes affaires, on s'en va. Tu ne peux plus rester ici, pas avec les évènements qui se sont passés ce soir.

Pendant que la jeune femme s'habille, Carbo reçoit un appel sur son téléphone. Il répond nerveusement, croyant à de mauvaises nouvelles concernant Tantie.

– Monsieur Bouchard, c'est Denis Lepage. Carpentier vient de me téléphoner chez moi. Il veut 50 000 \$ de plus. J'ai téléphoné aux deux autres et ils ont eu la même demande. Qu'est-ce que je fais?

– Que lui avez-vous répondu?

– Que je serais là, vendredi matin, comme prévu.

– C'est excellent, je vous tiens au courant, dit Carbo en coupant la conversation. Il allait prendre toute cette organisation la main dans le sac d'extorsion à des fins criminelles. La gloire de Carpentier ne tenait qu'à un fil et sa carrière criminelle allait s'interrompre abruptement. C'est comme ça lorsque quelqu'un devient trop gourmand dans le milieu criminel, il commet des erreurs qui le conduisent à sa perte.

### **Partie quatre**

Pendant ce temps, Louis Francoeur et Carpentier fêtaient leur victoire dans l'appartement de ce dernier. Le montant de 150 000 \$ viendrait stabiliser les finances. Carpentier a été forcé d'agir ainsi à cause de la réponse obtenue des assurances. On lui avait dit qu'il faudrait attendre la fin de l'enquête policière avant que ne soit payée la prime en regard de la mort de Pierre Castonguay. Son échéance avec les revendeurs de drogue avait aussi contribué à activer le processus.

– Maintenant, tout est parfait, le gouvernement peut bien les couper ses taxes, nous aurons encore la boisson et ma livraison de drogue. À partir de là, il n'y a plus de danger, dit-il à Louis Francoeur.

– Vous pensez que les flics vont nous soupçonner pour Castonguay?

– Non, pas à ce que je sache. D'après ce que j'ai lu dans le journal, ils pensent qu'il a glissé et s'est fracassé la tête en tombant. Il n'avait aucune autre marque de violence. Tu vas voir, tout ça va se classer rapidement et on va toucher le double de la prime pour mort

accidentelle. À partir de maintenant, l'argent va rentrer comme de l'eau et plus personne ne pourra nous arrêter.

– Je suis très heureux pour vous, patron.

– Je viens d'avoir une sacrée bonne idée. Si on allait fêter ça dans un endroit luxueux, pourquoi pas, on est riche, non.

– Je vous suis, c'est vous le patron.

– Demain, on va faire une autre chose. Un patron comme moi, ne doit pas se promener dans une minoune comme ça. Nous allons aller nous acheter un beau gros Continental. Nous serons des gens respectés et craints par tout le milieu de Québec. Qui sait, si les choses vont bien, nous pourrions peut-être agrandir notre territoire, dit Carpentier en riant. J'ai de très grands projets pour l'avenir. Bientôt, j'aurai des dizaines de gars qui travailleront pour moi. J'aurai une superbe maison dans le Mesnil et je ferai chier ces faux riches qui se prennent pour d'autres. Plus jamais personne ne se moquera de moi ou ne m'insultera, je serai puissant et inattaquable. Même les flics n'oseront pas me toucher, j'aurai les meilleurs avocats de la ville, même le gros Cloutier va me lécher les bottes pour travailler pour moi.

– Et moi, je fais quoi dans ça?

– Toi tu es mon bras droit, mon ami pour toujours. Personne ne pourra m'atteindre sans passer par toi. Tu seras le prince de mon royaume, mon héritier, dit en riant Carpentier.



De son côté, Carbo était sorti du bar, attendant que son assistante ne démarre sa voiture. En quelques minutes, le couple arrive chez Josiane.

– Tu m'attends, je prends une bonne douche et je reviens, tu me raconteras toutes ces choses que tu me caches. En attendant, sers-toi un verre.

Le privé ne se le fait pas dire deux fois, il se verse une bonne rasade de *Johnnie Walker* avec glace et prend place sur le fauteuil du salon. Quelques minutes plus tard, son assistante le rejoint non sans s'être versé un cognac.

– Tu vas enfin me dire pourquoi tu m'as retiré du circuit, demande-t-elle?

– Écoute, pose ton verre. J'ai quelque chose à t'apprendre.

– Tu me fais peur, Carl. Qu'est-ce qui s'est passé?

– C'est Tantie, il lui est arrivé un petit accident.

– Tu restes là, à me dire ça bien calmement, crie presque Josiane, les larmes aux yeux.

– Non, arrête. Elle n'est plus en danger, tout va bien. Elle est au CHUL et on s'occupe d'elle.

## Moins payant que prévu

Le privé raconte toute l'histoire de long en large, incluant sa conversation avec Jean-Yves Coté.

– Qu'est-ce que tu as l'intention de faire maintenant? demande Josiane, ayant presque retrouvé son calme.

– J'ai l'intention de me rendre chez Carpentier et de terminer le dossier tout court.

– Écoute, il est près de vingt-deux heures, ne devrais-tu pas attendre à demain matin. Je ne pense pas que tu sois en bonne condition mentale pour t'attaquer à ces gars. Tu sais comment ils se comportent depuis qu'ils nagent dans l'argent. Tu en as eu la preuve ce soir. Ils ne reculeront devant rien pour arriver à leurs fins.

– Non, je pense avoir repris mon calme et tout le contrôle dont j'ai besoin pour agir.

– C'est toi qui en es le meilleur juge. Qu'entends-tu faire pour Tantie?

– Demain, tu vas te rendre à l'hôpital et t'occuper d'elle. Si tu le peux, demeure à ses côtés aussi longtemps que nécessaire. Aussitôt, que j'en aurai terminé avec ces crapules, je te rejoindrai.

– Sois prudent dit, Josiane en embrassant tendrement Carl, sur les joues. Elle ne veut pas aller plus loin avec lui, tant qu'il ne lui fera pas un signe, lui faisant comprendre clairement qu'il avait appris à l'aimer et qu'il acceptait son Amour. Chaque fois qu'elle s'approchait de lui, le cœur lui faisait mille tours. Elle le regarde partir, retenant avec peine ses larmes, ces larmes qu'elle aurait aimé le voir les essuyer. Elle

donnerait sa vie pour cet homme, il n'avait qu'à lui demander. Pourtant, elle n'avait que peu d'espoir qu'il le fasse un jour. La vie avait de ces cruautés parfois, être si près de lui et ne pouvoir le conquérir, le prendre dans ses bras, le serrer contre elle. Tout cet Amour qu'elle gardait dans son cœur en secret, Tantie l'avait bien deviné. Elle se souvenait de cette longue conversation, qu'elle avait eue avec sa mère adoptive, comme elle se plaisait à l'appeler. Cette conversation qui avait été si dure pour elle. Surtout, lorsque Tantie lui a fait part que Carl n'était pas homme à se faire forcer. Ce qui lui avait fait le plus mal avait été d'entendre qu'il la considérait comme la petite sœur qu'il n'avait jamais eue. Pourtant, Tantie lui avait demandé d'être patiente, de laisser passer le temps. Attendre que la blessure de la mort de ses parents se soit cicatrisée. Elle connaissait bien Carl, qu'elle considérait comme son propre fils.

Josiane ne peut empêcher quelques larmes de couler sur ses joues. Pauvre Tantie, elle est si douce, merveilleuse, généreuse et compréhensive. Pourquoi ces hommes l'avaient-ils choisie pour devenir leur victime? C'était l'horreur dans tout son entier qui faisait des personnes âgées, des victimes potentielles de criminels de peu d'envergure. Il était plus facile de s'attaquer à une personne âgée, que d'essayer de comprendre la douleur ainsi que les suites désastreuses que laissaient ces gestes posés inconsidérément. Pourtant ces mêmes personnes se révolteraient, si quelqu'un s'attaquait à leurs propres

parents. Avoir passé une vie tout entière à faire le bien et se faire bafouer ainsi lorsqu'elles sont en situation de ne pouvoir se défendre. Josiane avale d'un trait son cognac et préfère aller prendre du repos.



De son côté, Carbo vient d'entrer dans la petite pièce, d'où il n'avait accès qu'en passant par la garde-robe de sa chambre à coucher. Personne à part lui ne connaissait cet endroit. Elle contient des trésors d'informations, en fait, il avait là en double toutes les informations contenues dans l'ordinateur du bureau qu'il avait relié directement. Tout ce qui entrait dans l'ordinateur du bureau se retrouvait automatiquement là C'était là une prudence à respecter dans son travail. Il y gardait aussi toute sa précieuse collection d'armes, toutes en état de fonctionnement. Il connaissait chacune d'elles, les ayant démontées, nettoyées et remontées des dizaines de fois. Son travail de policier lui avait donné ce goût des armes, cette passion secrète pour ces instruments de mort qui pourtant, sans la main de l'homme étaient complètement inoffensifs. Il suffisait qu'une main les prenne pour qu'elles deviennent meurtrières et destructrices.

Il choisit encore une fois son puissant 9 mm, quelques *tie-wrap*, des minutions et son petit calibre 38, Smith et Wesson, qu'il dissimule à sa cheville. Au passage, il ramasse son porte-documents, contenant le calibre 12 rangé soigneusement en deux parties.

## Moins payant que prévu

Au garage, il préfère prendre la Z 28, compte tenu du travail qu'il avait à effectuer. Il pouvait passer beaucoup plus inaperçu avec ce genre de voiture et si besoin était, il n'avait qu'à peser sur l'accélérateur et toute la puissance emmagasinée dans le moteur, donnait le rendement espéré.

La puissante voiture sort du garage en vrombissant bruyamment. En quelques minutes, il arrive à l'adresse de Carpentier qui était aussi celle de Francoeur. Pas de voiture en vue et déjà presque minuit. Peut-être étaient-ils au bar? Il fait marche arrière et roule vers le Boulevard Charest Ouest.

Un simple passage sur le stationnement et il constate qu'effectivement la Ford de Carpentier était devant la porte. Ce n'est qu'à ce moment que Carbo réalise que le départ précipité de Josiane avait certainement amené les deux hommes à se rendre au commerce.

Il aurait voulu être capable de rentrer dans la boîte et tout virer à l'envers. Donner à ces hommes la leçon qu'ils méritaient. Cependant, il y avait beaucoup trop de clients pour qu'il se permette ce luxe. Il choisit d'attendre patiemment les deux criminels.

Après plus d'une heure, il voit arriver un taxi qui s'immobilise devant le portique. Le chauffeur descend et entre dans le bar, pour en ressortir quelques minutes plus tard en compagnie de Carpentier. Carbo n'a aucune hésitation et file la voiture taxi qui prend la direction de Sainte-Foy. À la grande surprise du privé, la voiture taxi

s'immobilise dans le stationnement de l'immeuble de Carpentier. Il rentre donc chez lui pense Carbo, laissant Louis Francoeur fermer le commerce.

Maintenant que les deux complices étaient séparés, lequel des deux allait-il prendre comme cible, le patron ou l'employé? Finalement, son choix s'arrête sur le patron. Il ferme son moteur en attendant que son homme soit installé confortablement dans son foyer. Il ouvre la porte d'entrée qu'il n'a aucune difficulté à trafiquer. En quelques secondes, il se retrouve sur l'étage de l'appartement de Carpentier, l'escalier étant le moyen le plus rapide et le moins voyant.

L'oreille appuyée contre la porte, il n'entend aucun bruit venant de l'intérieur. En une fraction de seconde, il ouvre la porte avec une très grande précaution. Quelle ne fut sa surprise de constater qu'il n'y avait pas de lumière. Où était-il passé cet enfant de putain, rage Carbo?

Après avoir fait une brève visite des pièces, il n'y trouve rien d'intéressant. Il choisit de quitter les lieux en refermant soigneusement la porte.

Revenu à sa voiture, il démarre en trombe, donnant un mouvement de valse à la puissante voiture, dans un nuage de neige. Il reprend aussitôt la direction du *Bar Lido*, poussant à fond la Z 28. Il doit ralentir jusqu'à l'arrêt complet, plusieurs voitures de police bloquant le Boulevard Charest. Un accident de la route impliquant trois

automobiles empêchait quiconque de passer. Il doit prendre son mal en patience, ne pouvant faire demi-tour ou prendre un embranchement proche. D'autres voitures s'accumulaient derrière lui, l'empêchant de faire le moindre mouvement.

Plus d'une heure plus tard, les policiers commencèrent à laisser passer. Il s'enfile dès qu'il le peut en accélérant rapidement une fois la voie libre. Dès qu'il arrive sur le stationnement du *Lido*, il ne restait plus que quatre voitures, n'incluant pas celle de Carpentier. L'intérieur du détective bouillonne de rage, le chasseur avait perdu toute trace de son gibier. Par mesure de prudence, il décide d'entrer dans le bar, afin de vérifier si l'un des deux hommes ne pouvait s'y trouver. Comble de malheur, ni l'un, ni l'autre ne s'y trouvait. Un jeune homme était derrière le bar, remplaçant à pied levé Josiane. Carbo s'approche et commande un *Johnnie Walker* sur glace.

– Dites-moi, le patron n'y est pas?

– Non, ils sont partis tous les deux.

– Je devais les rencontrer ce soir, mais j'ai été retardé. Vous ne sauriez pas où je pourrais les trouver, par hasard?

– Non, malheureusement, je suis un remplaçant, ils ne me disent pas ce qu'ils font. Je peux peut-être leur laisser un message si vous le désirez.

– Non, à bien y penser il se fait tard. Je préfère aller me coucher. Je les verrai demain.

## Moins payant que prévu

Carbo regagne sa voiture, déçu de ne pouvoir mettre à exécution ce qu'il avait prévu. Il ne lui reste qu'à rentrer chez lui et prendre une bonne nuit de sommeil. Le pourrait-il après tous ces évènements?

Une fois à la maison, il allume le foyer, puis se verse un double de *Johnnie Walker* sur glace. Confortablement installé, il ne peut s'empêcher de revoir toute l'horreur du geste posé envers Tantie. Il ne sait plus comment prendre cet évènement tragique et douloureux. Toute cette histoire faisait qu'il remettait sur le tapis sa nouvelle profession. Chaque fois qu'un évènement va menacer des criminels, ils n'auront qu'à le suivre pour connaître ses liens avec Tantie. Par la suite, se venger sur la pauvre femme sans défense. Comment poursuivre son travail et assurer en même temps la sécurité de Tantie? Une fois ce dossier terminé, que Tantie aura repris des forces, ils devraient en parler avec elle, éclaircir cette affaire une bonne fois pour toutes. Il ne pouvait travailler convenablement avec cette épée de Damoclès au-dessus de la tête. Pour l'instant, elle n'avait plus rien à craindre, mais que sera l'avenir?

Ce n'est certainement pas ce soir, fatigué et vidé comme il se sentait, qu'il pourrait régler cet épineux problème. Il préfère prendre une bonne douche et se coucher. Demain serait le jour J. Cette histoire ne pouvait plus traîner ainsi et risquer de mettre la vie de ses clients en jeu. Sa conscience lui interdisait de jouer ainsi avec la mort.

## **Partie cinq**

Dès sept heures trente, il se retrouve au bureau. D'abord, écouter les appels de la veille et faire l'analyse complète du dossier. Après, il pourrait prendre les mesures qui s'imposent pour mettre fin à toute cette lamentable histoire. Avec l'aide du Lieutenant Émile Drolet, ensemble ils pourraient mettre un frein à ces deux imbéciles. D'autant plus, que c'était ce matin que les trois associés restants devaient aller remettre leur quote-part, l'autre 50 000 \$ exigé, mais auparavant, il devait rencontrer Drolet et ensemble monter le plan du déroulement des évènements.

Il contacte aussitôt le lieutenant et prend rendez-vous avec ce dernier pour huit heures trente. Il souhaite auparavant, aller rendre visite à Tantie.

Lorsqu'il arrive aux soins intensifs, des infirmières se tenaient au chevet de la vieille dame. L'une d'elles lui tenait la main, lui disant de

lutter, qu'il fallait lutter pour survivre. Josiane était là assise dans un fauteuil, les yeux bouffis par les larmes.

– Que se passe-t-il?

– Elle vient de faire une baisse très inquiétante de pression. Elle n'a pas repris conscience. Carl, je suis bouleversée, je ne sais plus quoi penser. Je ne peux rien faire pour l'aider.

– Écoute, laisse les médecins faire leur travail, nous n'y pouvons rien pour l'instant, dit Carbo en la serrant très fort contre lui.

Quelques instants plus tard, un jeune médecin s'approche de Carl.

– Vous êtes de la famille? demande-t-il?

– Oui! Je suis son seul parent, Carl Bouchard.

– Je suis désolé, monsieur Bouchard, nous avons fait tout ce que nous avons pu pour la sauver, mais je pense qu'elle ne tenait plus à vivre. Elle refuse de se battre. Je suis vraiment désolé, dit le médecin en quittant le couple.

Alors qu'il disait ces paroles, une infirmière remontait lentement le drap sur le visage enflé de Tantie. Carl s'approche et arrête le geste.

– Laissez-nous quelques minutes, s'il vous plaît.

Josiane pleurait à chaudes larmes, la tête appuyée sur la poitrine de celle qui l'avait sauvée et adoptée. Il avait suffi de quelques mois pour qu'un lien aussi fort puisse se tisser à tout jamais entre les deux femmes. Elle était devenue sa deuxième mère, son amie, sa confidente

la plus secrète. Pas une journée ne se passait sans qu'elle ne lui téléphone ou lui rende visite. Combien de fois, cette délicieuse vielle femme l'avait consolée? Pourquoi, pourquoi fallait-il que le destin frappe aussi durement et rapidement?

Carl, qui avait réussi à contenir ses larmes difficilement, saisit Josiane par les épaules et la tourne vers lui. Il ne sait que dire ou faire pour la consoler. Il avait déjà beaucoup de misère à se contenir lui-même. Il regarde l'infirmière qui, sur un signe de sa part, remonte maintenant le drap de coton blanc, couvrant entièrement le visage de cet être aussi cher à leurs cœurs.

– Madame, monsieur, si vous voulez me suivre, nous avons un endroit plus tranquille.

Une fois dans la pièce, Carl aide Josiane à s'asseoir, puis d'un geste sec, sort son téléphone.

– Émile je dois reporter de quelques minutes notre rencontre, ma tante vient de mourir.

– On peut remettre cela à demain, si tu veux. Je suis vraiment désolé, mes plus sincères regrets, Carl.

– Il n'en est pas question, je serai là bientôt. Josiane va s'occuper des choses à faire concernant Tantie. Que tes hommes soient prêts à intervenir, nous devons coincer les salauds qui ont fait ça. Contacte aussi Jacques Sirois, ses hommes sont en place depuis six heures ce matin, au Bar et à la grange de Neuville.

## Moins payant que prévu

Se tournant vers Josiane, il lui demande de prendre les choses en main. De voir à obtenir les documents nécessaires pour libérer le corps et le faire transporter au salon funéraire.

– Je reviens te rejoindre dès que j'en aurai terminé avec cette affaire.

– Carl, ne fais pas le fou, je t'en supplie, je n'accepterais pas que tu partes aussi, je deviendrais folle. Promets-moi de faire attention, dit Josiane en se serrant contre lui. Je t'aime tellement, tu sais.

– Je te le promets, je ferai très attention. Ne t'en fais pas pour moi, petite sœur.

~

Carbo sort de l'hôpital comme un coup de vent. Le Z 28 quitte le stationnement en direction de la Centrale de Sainte-Foy, où l'attendent ceux qui allaient l'aider à mettre un terme à toute cette histoire qui, jusqu'à maintenant, avait fait deux victimes.

En quelques minutes, tous les hommes du lieutenant se retrouvent dans la salle de conférence. Plusieurs ont offert leur sympathie au privé.

– Messieurs, vous connaissez tous Carbo ou Carl Bouchard si vous préférez. Nous allons avoir à frapper dans un certain dossier qu'il travaille présentement. Il va vous expliquer ce qu'il en retourne.

## Moins payant que prévu

Carl, sûr de lui et maintenant très calme, explique au groupe la manière dont il entend procéder. Le premier groupe, composé de la SQ et Jacques Sirois, s'occupera du bar et le deuxième, vous autres, le la grange de Neuville, assisté par la SQ. À peine avait-il terminé sa phrase que le lieutenant Jacques Sirois entre avec plusieurs hommes, saluant son copain au passage. Pour une raison de territoire, la SQ devait être présente.

– Maintenant, que nous sommes au complet nous pouvons continuer. Le lieutenant Drolet va superviser plusieurs d'entre vous et s'occuper de la grange et y ramasser toute la marchandise qui s'y trouve. Une équipe est déjà en place prenant en surveillance tout ce qui s'y déroule. Dès que le signal vous sera donné de leur part, Émile donnera le coup d'envoi. Quant au deuxième groupe, c'est Jacques Sirois qui en prend charge. Nous nous rendrons au Bar Lido pour procéder à l'arrestation de Carpentier et de Francoeur. Pour le moment, comme à la grange, une équipe est en place pour la surveillance, assistée cette fois d'une vidéo. Pour ceux que cela pourrait intéresser, il vous sera possible de le visionner une fois toute cette opération terminée. Nous allons avoir une petite réunion Jacques, Émile et moi, et nous serons prêts partir dans quelques minutes. Merci messieurs et bonne chance.

Les trois dirigeants de cette double frappe entrent dans le bureau de Drolet pour finaliser les derniers détails de l'intervention en deux volets, mais devant être simultané. Quelques minutes plus tard, les

## Moins payant que prévu

trois hommes retournent dans la grande salle et chacun des deux lieutenants prend en main son groupe.



Pendant ce temps, au *Bar Lido*, Festus est le responsable de l'équipe de surveillance, dissimulée dans un camion que l'on appelait un cube. Un pneu avait été dégonflé sur une roue avant, afin de laisser croire à une panne due à une crevaison.

Il était neuf heures trente lorsque Carpentier arrive accompagné de Louis Francoeur. Il remarque le camion et s'en approche lentement avec sa vieille Ford. Le portier sort de l'automobile et sonde les portes, cherchant à voir à l'intérieur. Le pare-brise n'était pas glacé dû au soleil qui y reflétait, ils ne pouvaient donc pas évaluer depuis combien de temps ce camion était stationné là. Il remonte en voiture et tous deux s'arrêtent devant la porte du bar. Une fois à l'intérieur...

– Louis, tu prends place à mes côtés, lorsque nos trois oiseaux vont se présenter, n'intervient que sur mon ordre. Il ne faut pas les effaroucher trop. En attendant qu'ils arrivent, sers-moi un verre. La nuit m'a donné soif.

Quelques minutes plus tard, comme prévu, les trois hommes victimes de chantage arrivent.

– Alors, messieurs, passez une bonne nuit? demande Jacques Carpentier.

## Moins payant que prévu

Personne ne répond à sa demande. Ils déposent le paquet que chacun avait confectionné à sa manière.

– Je vous offre un verre, lance en riant, Carpentier. C'est très agréable de travailler avec des gars comme vous autres. Quant à notre ami, ce cher disparu, c'est bien malheureux, mais il va nous rapporter la jolie somme de 200 000 \$ de bénéfice. Il a bien choisi son moment pour mourir celui-là, ça ne pouvait mieux tomber pour nos affaires, n'est-ce pas, messieurs? Buvons à sa santé.

Carpentier et Francoeur furent les seuls à lever leur verre. Les trois autres restèrent immobiles, sans dire quoi que ce soit. C'est Denis Lepage qui décide de prendre la parole.

– C'est la dernière fois que tu nous fais chanter. Ne refais pas une autre demande sinon, nous allons aller à la police.

– Je connais vos intentions, Castonguay m'en a parlé, dit Carpentier en éclatant de rire. Mais ne vous en faites surtout pas, votre détective n'interviendra plus dans nos affaires, je peux vous l'assurer. Maintenant, fichez le camp tas de merde que vous êtes. Je vous téléphonerai pour le prochain rendez-vous. Sortez, hurle l'homme.

Les trois hommes sortent sans hésiter et quittent le stationnement.

– Tu vois, c'est comme ça qu'on traite des affaires. Il ne faut jamais s'en laisser imposer, par personne, tu comprends. Maintenant, compte l'argent.

Au même moment la porte s'ouvre...

– Police! On ne bouge plus, crie fortement une voix.

Louis Francoeur a le temps de prendre son arme et tire un coup de feu dans le tas, atteignant un policier à l'épaule. Avant même qu'il n'ait eu le temps de faire feu à nouveau, Carbo d'un bond digne des plus grands félin se propulse sur lui. Sous le choc violent, les deux hommes se retrouvent au plancher. Une violente bataille s'en suit. Pendant ce temps, Carpentier reste figé sur place, se retrouvant menottes aux poignets. Mais, ça brassait dur du côté des deux autres et personne ne pouvait intervenir, il fallait éviter de blesser leur homme. Le privé se battait avec une rage folle, frappant sans relâche le gros portier qui, maintenant, ne se défendait plus. Un dernier, mais violent coup l'envoie dans le pays des rêves pour un bon moment.

– Ça va Carl, demande le sergent de Sainte-Foy?

– Oui, t'en fais pas pour moi, il y a si longtemps que j'attendais ce moment. Merci les gars, c'est super. Jacques le coffre-fort dans le mur du bureau, il ne faudrait pas l'oublier.

Quelques secondes plus tard, une voix demande Jacques Sirois sur la radio.

– Jacques tout est complet à la grange, on a tout saisi sans problèmes. De ton côté, comment vont les choses? demande Émile Drolet.

– Tout s'est bien déroulé, sauf pour un de mes hommes. Il a reçu une balle à une épaule, mais rien de grave. On a tout ramassé aussi, on se

## Moins payant que prévu

retrouve à tes bureaux dans quelques minutes. Tu peux envoyer l'identité pour les preuves.

Carl est derrière le bar et se rince les mains avec de l'alcool, pour éponger les blessures qu'il s'était fait en frappant le gros portier. Malgré toute la peine qu'il avait, un certain sourire de satisfaction pouvait se lire sur son visage. Une fois qu'il a asséché ses mains, il compose le numéro de Denis Lepage, lui demandant de venir le rejoindre sur le stationnement du bar. Laissant derrière lui les policiers pour qu'ils terminent leur travail, il va prendre place dans la Z 28.

Quelques minutes plus tard, la Corvette de Lepage s'immobilise dans le stationnement. Il descend de voiture, un large sourire aux lèvres en voyant sortir Carpentier menottes aux poignets et mains derrière le dos. Carl descend à son tour et retrouve son client qui lui serre la main, la voix remplie de sanglots de joie.

– Je vous avais dit d'être patient.

– Ce matin, je croyais que vous nous aviez lâchés. Après ce que nous a dit Carpentier, je ne savais plus quoi faire. J'étais en route pour mon domicile pour tout avouer à ma femme. Maintenant, c'est plus la peine, merci. Je ne pourrai jamais vous prouver ma reconnaissance.

– Contentez-vous de payer la facture et ce sera suffisant.

## Moins payant que prévu

– Ça, ce n'est pas un problème, vous aurez même une prime en surplus. Mais dites-moi, pourquoi Carpentier nous a dit que vous aviez lâché le dossier.

– J'aime mieux ne pas en parler pour le moment. On se verra dans quelques jours.

~

Au salon funéraire, Carl reçoit les amies de Tantie, celles-là mêmes qui travaillaient comme bénévoles au CHUL avec elle. Plusieurs personnes du monde policier, des avocats et même certains juges, vinrent démontrer leur respect envers cet homme qu'ils admiraient, trop souvent en secret. Mêlé à cette foule, un couple s'avance vers le privé.

– Monsieur Bouchard, je suis vraiment désolé, dit Denis Lepage, ayant peine à se retenir. Voici mon épouse Louise.

– Malgré tout mon chagrin, je suis très heureux de constater que ceci n'a pas été inutile. En vous voyant ensemble, c'est un très grand réconfort. Madame vous avez là un gars qu'il ne faut pas lâcher. Il a fait montre d'un très grand courage dans toute cette affaire. C'est le genre d'homme qui se fait de plus en plus rare de nos jours. Je vous souhaite bonne chance.

Denis Lepage, tête basse, ne peut retenir ses larmes devant cet éloge, surtout venant d'un homme blessé cruellement à cause de lui, à cause de ses quelques moments de plaisirs charnels.

Les funérailles se déroulent dans l'intimité. Après avoir raccompagné Josiane, il se rend dans la maison de Tantie. Debout devant le foyer éteint et froid, il éclate en sanglots.

Des dizaines de questions revenaient à son esprit. Pourquoi s'était-il embarqué encore une fois dans cette galère? Il se retrouvait encore dans ce climat de violence. Il avait pourtant déjà pris une décision, tout abandonner de ce milieu et ne plus jamais y toucher de près ou de loin. Il avait suffi que Josiane se retrouve sur son chemin, par le plus grand des hasards, pour que tout change du jour au lendemain, encouragé par Tantie et Josiane. Toutes deux avaient participé à lui faire reprendre le collier.

Il se retrouvait aujourd'hui confronté au même problème. Il venait de perdre la seule personne qui constituait sa famille. Par le geste insensé de ces deux individus, rêvant de devenir riche sur le dos des autres, toute sa carrière était remise en cause.

D'autres criminels viendront-ils, dans un jour, une semaine, un mois, un an, lui ravir Josiane, sa petite sœur adoptive? Pauvre Josiane, comment va-t-elle se remettre de cette douloureuse perte? Voudra-t-elle continuer ou renoncer tout comme lui? Il devra prendre une décision pour lui, mais aussi pour elle.

## Moins payant que prévu

Il est tiré de sa réflexion par la sonnerie de la porte. Lentement, il s'y dirige. Il est surpris d'y trouver Josiane, les yeux rougis par le chagrin. Elle se lance dans ses bras, dans une crise de sanglots, comme jamais il n'avait vu quelqu'un le faire. Doucement, il la serre contre lui.

– Reprends-toi ma chérie, viens t'asseoir au salon, nous allons parler de tout ça. Je comprends ton chagrin, tu peux me croire.

– Carl, j'ai si mal, pourquoi toute cette violence? Pourquoi?

– La violence fait partie de la vie, tout comme l'amour, la haine, la joie, le chagrin et le bonheur. Toutes ces composées font de nous des gens bons ou mauvais, des gens pauvres ou riches, des gens heureux ou malheureux. Tu vois, pour nous, comme pour beaucoup de gens, nous sommes heureux et nous n'avons pas d'intérêts à faire du mal. Pour les autres par contre, c'est le contraire. C'est ce qui forme le monde et les humains que nous sommes. Maintenant, calme-toi. Tous les deux, nous avons besoin de repos. Nous avons besoin de faire un examen de ce que nous faisons. Pour le faire convenablement, nous allons devoir sortir de nos milieux respectifs et prendre un peu de recul. Quand nous nous retrouverons, nous prendrons chacun notre décision, sans tenir compte de notre chagrin.

– Crois-tu vraiment que c'est ce que Tantie attend de nous?

– Tu la connaissais presque autant que moi. Je ne crois pas qu'elle voudrait qu'on prenne une décision hâtive et irréfléchie. Nous allons partir chacun de notre côté. Tu devrais rentrer passer quelques

## Moins payant que prévu

semaines dans ta famille. Reprendre des forces et essayer de voir clair dans tout cela.

– Toi, qu'est-ce que tu vas faire?

– Je vais partir quelques semaines. Je verrai quand le moment du retour sera venu. Je te ferai parvenir de mes nouvelles chaque semaine. Nous allons fermer le bureau et oublier le travail pour un certain temps. Qu'en penses-tu?

– Je pense que tu as raison.

– Maintenant, rentre chez toi, dit Carl en la serrant à nouveau contre lui. Je vais partir je ne sais où, dès que j'aurai terminé les affaires les plus urgentes de Tantie. Claire va soumettre les rapports nécessaires aux policiers. À bientôt ma chérie.

**À SUIVRE...** dans une nouvelle aventure de **l'Agence CARBO...**  
**Dans les bras de Dieu.**